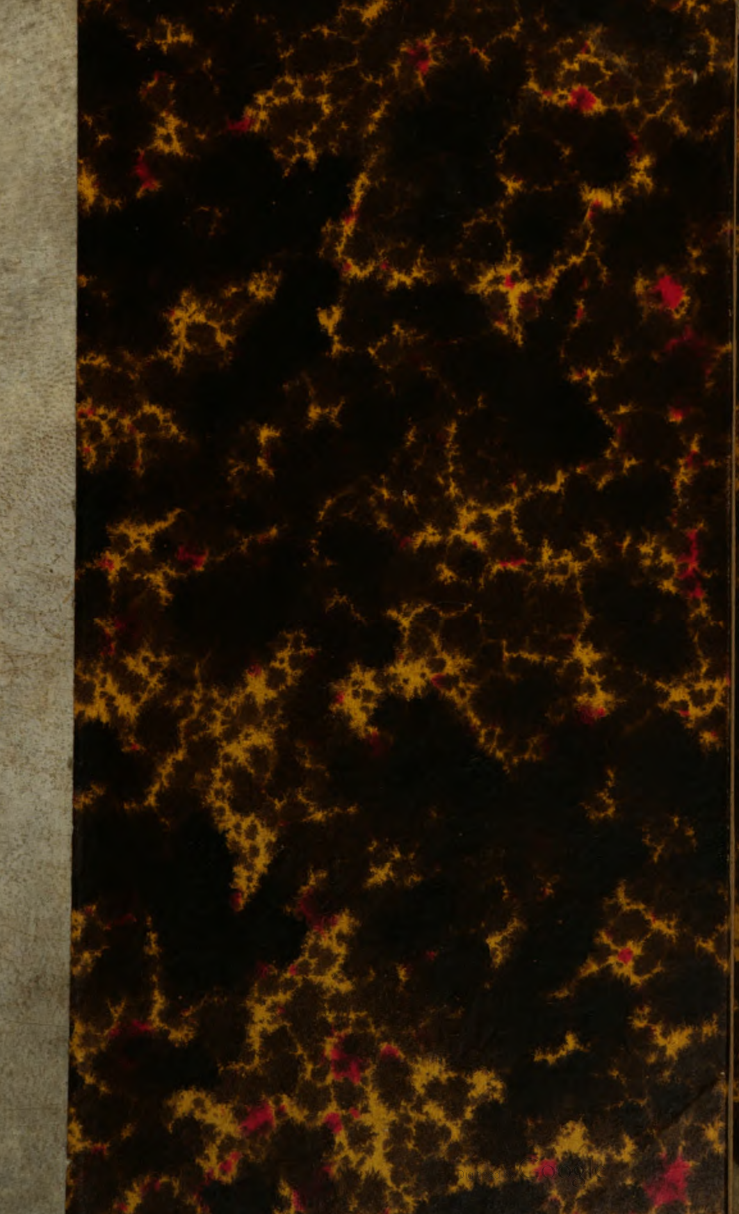






# ERNÈST,

OU

# LE TRAVERS DU SIÈCLE.

IV.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N. 5.



# ERNEST,

OU

# LE TRAVERS DU SIÈCLE,

PAR

GUSTAVE DROUINEAU.

---

**TOME QUATRIÈME.**

---

PARIS.

TIMOTHÉE DEHAY, LIBRAIRE,

RUE NEUVE-DES-BEAUX-ARTS, N. 9.

1829.



# ERNEST.

## CHAPITRE XXV.

Que je sus peu de gré à ceux
qui me rappelèrent au
jour.

(CHATEAUBRIAND, *René*.)

A peine le malheureux Ernest avait-il franchi la porte du vestibule, que Marie soutenue pendant

cette scène d'agitation et de terreur par la crainte d'un défi entre les deux rivaux, tomba sans connaissance dans les bras de Suzette et de sa mère. On la transporta dans sa chambre. Un lit d'acajou d'une forme moderne, dont les rideaux blancs retenus par une flèche dorée retombaient en draperies éblouissantes, devait être la couche nuptiale; on l'y posa évanouie; elle y passa la nuit dans le délire, les convulsions et les larmes; Suzette éperdue ne quitta pas son chevet, et quelques regrets tardifs y vinrent assaillir madame Bouvart.

Après avoir dit, sous le vestibule, quelques mots à l'oreille de Philip-

rain, Plinse rentra dans le salon, où les conviés se parlaient à voix basse, et se préparaient à sortir. « Cette scène vous a émus, messieurs et mesdames, dit-il avec aisance; quant à moi, elle n'a excité que mon indignation et vous la partagerez, j'en suis sûr, car les lettres dont mon accusateur s'appuyait me sont faussement attribuées; s'il persiste dans ses allégations calomnieuses, je le poursuivrai en justice.

— Ah! je le savais bien, s'écria une vieille dame en ajustant ses lunettes, je savais bien que ce cher M. Plinse sortirait blanc comme neige d'une telle accusation ». Cette femme était une vieille dévote,

amie et voisine de madame Bouvart, méchante, bavarde, et que Plinse s'était attachée par ses hypocrites cajoleries; elle se nommait Germondé, et n'avait pas peu contribué à son mariage. Celui-ci, ayant reconduit tous les conviés avec cette grâce, cette politesse mielleuse qui le caractérisaient, rentra dans une chambre voisine de celle où gémissait sa malheureuse épouse, et médita, sans se troubler de ses plaintes, les moyens propres à effacer l'impression qu'avait laissée la visite inattendue d'Ernest.

Les motifs qui avaient amené ce mariage étaient plausibles. Un coup-d'œil rapide sur les évè-

nemens antérieurs à cette catastrophe en convaincra. La conduite de Plinse paraissait intacte; les informations prises à Amiens sur sa réputation et sa famille avaient été flatteuses; pendant son séjour à Thairé et à Aigrefeuille, il avait charmé tout le monde par l'urbanité de ses mœurs et la franchise apparente de ses actions. Bouvart, qui partageait l'opinion de sa femme, voyait en Plinse un successeur bien plus capable qu'Ernest de soutenir la réputation de son étude; d'ailleurs, l'esprit du vieillard affaibli par les années, le chagrin, les inquiétudes, avait perdu sa vigueur et sa rectitude

natives; sa mémoire n'était déjà plus aussi fidèle, et depuis quelques mois tourmenté par sa femme, il était en proie aux incertitudes presque inséparables de la vieillesse.

« Qu'espères-tu, lui disait-elle un jour, qu'espères-tu de ton M. Ernest? Penses-tu qu'il puisse changer de caractère et acquérir l'esprit des affaires, si opposé à ses goûts? N'a-t-il pas renoncé au notariat? Que voit-il dans la profession d'avocat qu'il paraît vouloir embrasser? De la gloire, de l'éloquence, des mots!

— Tu as raison : mes conseils ont été malheureusement inutiles; son cousin Louis se trouve bien

de les avoir suivis ; mais Montaigne a dit... attends ! Maudite mémoire...! ah...! *Nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment*; j'espère qu'il réfléchira, et se décidera...

— Il ne prendra jamais un parti ferme et décisif. Je n'ai point lu Montaigne, moi ; mais j'ai étudié le caractère de ce jeune homme ; il sera toujours malheureux. S'il épousait notre fille, il tourmenterait sa vie par des hésitations éternelles. On ne peut compter sur rien avec lui. Son inconduite m'est aussi de fort mauvais augure pour l'avenir ; il ne remplit pas ses devoirs religieux. Impie, libertin...

— Allons, allons! s'il a commis une faute, il s'en est repenti.... Enfin nous nous sommes engagés...

— Engagés! A quoi, bon Jésus? Qu'avons-nous promis? N'est-ce pas ce jeune fou lui-même qui a violé toutes nos conventions en abandonnant ton étude au moment où tu avais le plus grand besoin de sa présence? Dès l'année dernière, ta santé exigeait du repos, et Dieu sait comme tu as travaillé! Aussi je te trouve les traits bien fatigués; je te le dis, je ne consentirai jamais à ce mariage, je croirais en signant le contrat signer le malheur de notre enfant.

— Mais Marie aime tendrement

Ernest; comment lui faire adopter ces raisonnemens? Ne crains-tu pas...?

— Le devoir d'une fille honnête est d'obéir à ses parens. Je voudrais bien qu'elle résistât à mes volontés. Tu as toujours été trop bon, tu l'as gâtée.

— J'ai écouté mon cœur; elle a tant de qualités! Elle est si douce! si bonne!

— Fort bien! Conseillez-lui d'épouser un extravagant, qui ne sait ce qu'il veut et qui ne réussira à rien. Et cette femme enceinte, que fera-t-elle? Cet enfant, que deviendra-t-il? L'adopterez-vous aussi? Et cet imbécille d'épicier qui est

obligé maintenant de vendre son domaine d'Aigrefeuille ! Voulez-vous donc avoir bientôt toute la famille sur les bras? Parle-t-il seulement de vous payer les mille francs que vous avez eu la faiblesse de lui prêter ?

— Il en avait besoin, et je n'ai point voulu laisser un ami dans la peine.

—Soit : mais, je vous le déclare ici formellement, je ne consentirai jamais au mariage d'Ernest avec Marie ; qu'il n'en soit plus question, entendez-vous ». Elle laissa le vieillard réfléchir sur la force des raisons qu'elle avait alléguées. Il ne pouvait se dissimuler qu'elles

étaient au moins spécieuses; mais l'idée de rompre avec la famille Elvin et de contrarier l'inclination de sa fille le déchirait. Il se promenait seul des heures entières dans les allées de son jardin, tenant à la main son Montaigne, qu'il ne lisait pas.

Sa femme le vit ébranlé et ne tarda pas à renouveler ses attaques; elle l'obsédait sans cesse. Enfin elle osa parler de Plinse, vanta ses talens, sa piété, son ardeur pour le travail, et son amour pour Marie; elle appuya cette révélation des lettres qu'elle avait reçues d'Amiens du père Grivetti et de l'oncle de Plinse, lettres

où les louanges, sollicitées avec adresse, étaient données sans restriction.

Le notaire ne parut point surpris à cette nouvelle et dit qu'il fallait consulter Marie avant de prendre un parti. Plinse, admis à déclarer ses espérances au vieillard, eut l'art de le toucher, et protesta qu'il ne voulait pas contraindre les inclinations de Marie.... Mais, madame Bouvart l'interrompit, et dit que, lorsqu'une jeune personne se trompait sur le compte d'un homme indigne de sa main, il était du devoir de ses parens de lui dessiller les yeux et d'avoir de la raison pour elle. M. Bouvart ré-

futa en partie ces idées, cita Montaigne, et résolut de décider sa fille à ce nouveau mariage par la douceur et la persuasion. L'honnête vieillard éprouvait le besoin d'avoir un successeur qui le laissât jouir, après tant de fatigues, de quelques années de repos; il voulait *mettre un intervalle entre la vie et la mort* (1) et économiser le peu de jours qu'il lui restait à passer sur cette terre.

Marie avait perdu ces premières illusions de l'amour qui en font tout le charme; Ernest était infidèle. Ces mots n'avaient point de sens pour son cœur, elle ne pou-

(1) Andrieux.

vait se résoudre à concevoir qu'il lui eût préféré une autre femme. Sans chercher à connaître les causes de sa faiblesse, elle la lui avait pardonnée; mais si son amour était toujours aussi pur, aussi vrai, aussi dévoué, cette fraîcheur de sentiment, cette confiance sans borne qui ignore ce que c'est qu'un soupçon était déjà détruite, et Marie ne se sentait déjà plus heureuse de son amour comme elle l'avait été, comme elle pensait l'être à jamais. Il y avait toutefois dans ce mécompte un reste d'espérance qui attendait le retour du passé.

Le lendemain, M. et madame

Bourvart entrèrent dans la chambre de Marie qui était encore en prières. Si, en se levant, elle observa une froideur hautaine sur le visage de sa mère, elle put remarquer que les traits décomposés de son père révélaient en lui des combats intérieurs.

« Ma chère enfant, lui dit-il, nous venons t'entretenir d'une affaire importante; assieds-toi. Nous avons fait des réflexions sérieuses depuis quelques jours; le caractère d'Ernest nous inquiète, il est décidément incapable d'être un bon notaire et je vieillis; nous avons résolu de rompre avec sa famille... »

Sans lui laisser le temps d'achever, Marie fondit en larmes et protesta vivement à son père qu'elle ne serait heureuse qu'avec Ernest, qu'elle n'aimerait que lui, qui avait eu son premier amour et aurait son dernier. Madame Bouvart reprit sèchement qu'il ne s'agissait plus de consulter un attachement romanesque, mais de contracter une union fondée sur la raison et les intérêts de sa famille; et sans autre préambule elle désigna Plinse comme l'époux qu'on lui destinait.

A ce nom, Marie se leva, le regard fixe et agitant ses mains avec une vive terreur; mais reprenant un peu

son courage ,elle osa manifester toute son aversion pour l'homme qu'on lui proposait. Madame Bouvart s'emporta; son mari chercha en vain à la calmer, la discussion devint très vive, et Marie, hors d'elle-même, aigrie par la douleur, ayant laissé échapper une expression peu respectueuse, sa mère s'élança pour la frapper... M. Bouvart retint le coup, et, tout en la plaignant, se vit obligé de réprimander sa fille chérie.

Pendant la soirée qui suivit cette altercation, le vieillard parut plongé dans un affaissement qui ne lui était pas ordinaire; Plinse redoublait de soins envers lui et témoi-

gnait à Marie une tendresse mêlée de réserve et de dignité. Le lendemain, on avait reçu de la ville des brochures et des journaux; Bouvart, la tête pesamment appuyée sur une de ses mains, les parcourait; Marie s'était renfermée dans sa chambre pour écrire à Suzette et l'engager à revenir promptement. Plinse, assis près de sa protectrice, lui parlait des pièces qu'il fallait envoyer à Amiens pour la publication des bans. Soudain le vieux notaire jette une exclamation.

« Qu'y a-t-il? lui dit sa femme.

— Il est incorrigible. Plus d'espérance; tout est fini.

— Qu'as-tu donc vu dans ce

*Mercure*? Sainte Vierge! qu'y a-t-il?

— *La promenade sous les tilleuls*, dit M. Bouvart, les yeux sur son journal... Cette pièce de vers est extraite des *Essais poétiques* de M. Elvin, qui paraîtront chez le libraire Duvergi... Juste ciel! au moment où il nous adressait de si solennelles promesses, Quel esprit léger et futile!

— Avec de telles dispositions, mon cher mari, il aurait bien vite dissipé la fortune de notre fille. Avais-je tort de t'engager à rompre avec lui?

— Et le journal annonce que cette pièce est extraite d'un re-

cueil de poésies......! on y parle d'une tragédie qu'il compose en ce moment.... Allons! il s'en repentira! Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Plinse qui gardait le silence, vous serez l'époux de ma fille.

— O mon respectable père! répondit-il en lui baisant les mains, vous me comblez de joie; j'espère changer bientôt les dispositions de mademoiselle Marie à mon égard, et me venger de sa résistance par son bonheur. L'amour est patient... mes efforts seront efficaces, je l'attendrirai et me rendrai digne du précieux dépôt que vous me confiez. »

En femme habile à poursuivre ses avantages, madame Bouvart profita de cet instant d'effervescence, et les préliminaires du mariage furent secrètement arrêtés et rédigés par le successeur de Vauchamp. Le vieillard écrivit aussitôt à Ernest une lettre dans laquelle il lui déclarait que tout projet de mariage était rompu entre eux; puis il appela Philippin et lui ordonna de porter cette lettre à la poste. Ce dernier, en se retirant, fit un signe à Plinse qui sortit bientôt après sous un prétexte spécieux.

« Qu'y a-t-il de nouveau? lui dit-il en le rejoignant dans un sentier

étroit recouvert par des haies vives.

— D'abord, mon cher maître, voici la lettre de M. Bouvart; faut-il la porter à la poste?

— Non, donne-la. Après.

— Je suis allé, comme à l'ordinaire, à La Rochelle ce matin; on m'a remis à la poste une lettre de Paris à l'adresse de M. Bouvart, j'en ai payé le port.

— Elle est d'Ernest; donne-la-moi encore. Tiens, voilà dix francs.

— Comme ça vous êtes content de moi, mon cher maître.

— Oui, mais éloigne-toi. »

Resté seul, Hinse ouvrit la lettre d'Ernest qui informait le vieux no-

taire des motifs, peu raisonnés mais touchans, qui l'avaient déterminé à publier ses *Essais poétiques*. Plinse sourit à quelques expressions d'amour pour Marie, puis, ayant déchiré les deux lettres, en serra les débris dans sa poche.

M. Bouvart monta dans la chambre de sa fille et lui manifesta son intention formelle; la pauvre Marie se précipita à ses genoux: mais sa mère parut, et, irritée de sa résistance obstinée et si naturelle, l'accabla d'injures; épuisée par cette lutte, la malheureuse fille tomba sans mouvement à ses pieds. Ému à ce spectacle, M. Bouvart prit sa fille entre ses bras et lui fit

respirer des sels; dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit la douleur de son père, elle se sentit pressée contre son cœur. Alors elle jeta ses bras autour de son cou et dit d'une voix faible et insinuante: « Mon bon père, ma bonne mère, vous avez approuvé mon attachement pour Ernest, je l'aime, et vous voulez que pour des intérêts que je ne conçois pas, quand j'ai une existence assurée, j'aille prononcer un sacrilège aux pieds des autels et prendre Dieu à témoin de mes faux sermens? Non! je n'ai point mérité cette rigueur de votre part. Réfléchissez aux cruels évènemens qu'elle entraîne. Pre-

nez pitié de votre fille, n'ordonnez pas un malheur sans espoir, ne faites pas de sa vie un enfer. »

Le vieux notaire était à demi vaincu, son trouble était visible; il se débarrassa lentement des bras de sa fille, heureuse de son émotion. Peut-être allait-il céder, quand sa femme s'écria: « Eh! mon bon Jésus, où prend-elle tout ce qu'elle dit....? A-t-elle lu des romans par hasard? Si je le savais...! Apprenez, mademoiselle, que votre plus grand malheur serait de rester insoumise à notre volonté. Votre père a mûrement réfléchi sur le mariage qu'on vous propose, il lui procu-

rera du repos ; vous refuser à ses bontés serait un péché mortel et Dieu vous en punirait ». En achevant ces mots elle prit son mari sous le bras et sortit avec lui.

Marie descendit à l'heure du dîner, les yeux gonflés par les larmes : on se mit à table. Son père ne mangea pas plus qu'elle et se plaignit de violentes douleurs à la tête. Tout-à-coup Marie, qui était vis-à-vis de lui, voit son visage devenir violet, sa bouche se contracter d'une manière effrayante, ses yeux presque sortis de leurs orbites, sa tête s'incliner... Elle pousse un cri aigu, court à lui, l'embrasse,

prend sa main : elle est froide ! On se lève, on s'empresse, on l'appelle, il ne répond pas. Épouvanté lui-même, Phrise monte à cheval et vole à la recherche d'un médecin.

Quand le docteur arriva, M. Bouvart était étendu sans mouvement dans son lit; il examina un instant, et déclara qu'il venait d'être frappé d'apoplexie. « Fille dénaturée, s'écria madame Bouvart dans son désespoir, contemple ton père et vois l'état où l'a mis ta désobéissance; crains que Dieu ne t'en punisse ». Toutes les douleurs de l'enfer entrèrent dans le cœur de cette infortunée, et Plinse recula un in-

stant devant son propre ouvrage : Mais son génie atroce se retrouva bientôt et calcula tout le parti qu'il pouvait tirer de cet accident terrible ; les maladies et la mort même étaient les auxiliaires de ses espérances, de ses projets.

Les efforts du médecin ne furent pas sans résultat, ils rendirent un peu au malade l'usage de ses mains ; mais il fut facile de voir que son intelligence était presque éteinte ; ils passèrent la nuit à son chevet ; le matin il parut les reconnaître, et, tournant vers Marie ses yeux ternes : « Ma fille, dit-il d'une voix embarrassée et traînante, je vais... mourir content... si tu me jures...

d'épouser Plinse ». Marie, la pâleur de la mort sur le front, se leva et dit : « N'importe à quel prix, mon père, j'obéirai. — Hâtez-vous... répondit le mourant. »

Dans la matinée, un mieux léger s'opéra encore, et Plinse s'empressa d'obtenir les dispenses et de remplir les formalités qui précèdent le mariage ; il s'y était déjà préparé et tous les obstacles se trouvèrent promptement aplanis.

Michotin et Jérôme furent profondément affligés et de la maladie de M. Bouvart et du mariage qui se préparait ; le vieux clerc ne pouvait s'empêcher de dire qu'Ernest s'était attiré ce malheur, parce

qu'il avait négligé le code et la jurisprudence ; Jérôme accusa plus d'une fois son frère de vanité ; et Louis n'arriva avec Suzette que deux jours avant la célébration du mariage, qui se formait sous d'aussi funestes auspices. Suzette seule trouva dans son amitié pour Marie le courage d'y assister. Eh ! sans elle, quelle âme eût compris cette douleur, qui ne voulait pas être consolée !

---

# CHAPITRE XXVI.

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, tome II.)

Elle avait dix-huit ans, un sourire ingénu,
Elle aimait sans mélange,
Et quand elle croisait ses bras sur son sein nu,
On croyait voir un ange.

(VICTOR HUGO, *Orientales.*)

Nous avons laissé le fils d'Elvin, la tête perdue, refusant un asile,

traversant à pas précipités le jardin où son amour prit naissance, au sein des plaisirs et des jeux de la jeunesse. Il y goûta des joies pures, ineffables, sans mélange; il en rêva de plus suaves, de plus poignantes encore quand sa raison se développa avec son cœur, les douceurs d'une aisance honorable, des travaux poétiques, l'amour dans le mariage, la gloire, tous ces sentimens; toutes ces pensées et ces images qui apparaissent à l'homme sur le seuil du monde, comme pour l'encourager à le franchir. Maintenant il le parcourait la rage dans l'âme, n'ayant pas même la force de pousser des cris.

Il sort, s'élance dans la campagne sans suivre les chemins frayés, sans aucun but; où va-t-il? Il n'en sait rien; il va, il change de place, il s'agite; arrêté tantôt par un fossé, tantôt par une haie vive, hors d'haleine, les jambes déchirées par les ronces et insensible à la douleur physique! Son âme renferme tant de souffrances!

Il croit entendre des pas, il se retourne, il regarde, il écoute; rien! personne! Est-ce une erreur de son imagination troublée? Il marche encore, le bruit se renouvelle... Cette fois il a vu une ombre disparaître derrière le taillis; mais il heurte un arbre, chancelle et

tombe, épuisé de fatigue. Il se lève un instant après, cherche, trouve un sentier et le suit au hasard; tout-à-coup il aperçoit une femme au milieu du chemin, il va droit à elle : c'est Catterel qui s'est assise sur un tertre et paraît sommeiller.

« Est-ce vous, lui dit-il, qui tout-à-l'heure couriez après moi?

— Moi, non! Je vous attendais ici. Comme je vous ai fait peur à tous dans l'église! ah! ah! ah...! Mais savez-vous que madame Bouvart m'a chassée de chez elle l'autre jour? Je n'y mettrai plus les pieds. J'aimerais mieux mourir de faim auprès de mon canot que de recevoir d'elle un morceau de pain.

Quelle différence! sa bonne fille...
Eh bien! l'avez-vous vue? reprit-elle d'un ton grave, qui annonçait un retour passager à la raison. Pauvre Marie...! Et vous, monsieur Ernest, vous êtes bien malheureux aussi...! Où allez-vous?

— Eh! le sais-je?

— Venez dans ma cabane, elle vous est ouverte, venez». Il la suivit et versa des larmes, quand à la lueur d'un flambeau de résine posé sur un piton dans la cheminée, il reconnut la place même qu'il avait vu occuper à Marie, quand elle prodiguait des soins et donnait à manger à sa pauvre nourrice.

On était à la mi-août, l'atmo-

sphère était brûlante; la lune brillait; pas un souffle d'air! l'orage s'était éloigné pesamment et paraissait à l'horizon tel qu'une tache noire sur un fond bleuâtre parsemé d'étoiles et de mondes jetés dans l'espace comme une poudre d'or; tout était silence dans la chaumière et sur le rivage, où par intervalle le bruissement insensible du flot roulait et se perdait vaguement le long des rochers, ressemblant à une voix plaintive dans le lointain. Le flambeau de résine brûlait sur le piton échauffé; la fenêtre était entr'ouverte comme pour laisser pénétrer l'air. Le cou nu, le front inondé de sueur, Er-

nest regarda le ciel et soupira; puis, allongea la main pour saisir la chaise accrochée au mur près de la cheminée.

« Prenez garde, cria Catterel.

— La chaise de Napoléon, dit Ernest en tressaillant.

— Rappelez-vous, dit-elle en agitant son doigt d'un air solennel.

— Catterel, laissons là ces souvenirs ». La vieille le regarda et se tut. Il se dépouilla de sa redingote et la jeta sur la chaise.

Catterel lui offrit un morceau de pain, en lui disant : « Prenez, c'est Marie qui me l'a donné ». Il le porta à sa bouche, mais il ne put manger. Il s'étendit sur les

toiles grossières qui recouvraient les matelats entassés dans le canot, et un affaissement, qui avait l'apparence du sommeil, comme la léthargie a celle de la mort, le cloua quelques heures sur cette couche, tandis que Catterel, après avoir mêlé dans ses prières les noms de son mari, de son fils et de Napoléon aux noms d'Ernest et de Marie, dormait profondément sur un escabeau.

Un homme se glissant sur la grève solitaire s'approche à pas lents, examine un instant les lieux, franchit la fenêtre, va droit à la chaise où pend la redingote, en tire une liasse de papiers et en

examine une feuille à la lueur du flambeau qui brûle en fumant. Éveillée en sursaut, Catterel se lève et s'écrie : « Garde à vous, monsieur Ernest ! » Et elle court à son bâton ferré ; mais l'inconnu allume la feuille de papier qu'il tient, l'agite autour de sa tête, crie : « Ma mère ! ma mère ! ne frappe pas ton fils ! » Puis, s'élance par la fenêtre pendant que la vieille reste immobile de stupeur. Ernest s'est éveillé lentement, il a vu une flamme tomber sur le rivage, il se lève et court à demi nu ; mais il n'aperçoit ni n'entend personne.

La lune s'est couchée ; quelques étoiles scintillent ; les feux mou-

vans de la tour de Chassiron (1) éclairent à travers la nuit la marche des bâtimens; le vent fraîchit, le flot retombe à petit bruit, et Catterel, qui s'est avancée, debout près de lui, écoute et regarde d'un air stupide.

« Ne vous êtes-vous point trompée, Catterel? n'est-ce pas un rêve qui vous a effrayé?

— Mon fils...! est-ce toi qui es revenu de ton voyage? tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas? tu me gagneras du pain, car je n'en ai pas... Est-ce toi? Oui! on m'a

(1) Phare situé à l'extrémité de l'île de Rhé, et dominant le pertuis Breton.

appelé... j'ai vu sur cette chaise.... c'était toi... ou Napoléon.

— Pauvre femme ! pensa Ernest.

— Pourquoi portais-tu une grande flamme sur la tête ? Est-ce que les âmes des élus volent au ciel comme les feux dans les cimetières ? »

Ernest rentra avec elle dans la chaumière, elle pria long-temps ; il se jeta de nouveau sur sa misérable couche, mais il n'y put fermer l'œil, et le flambeau s'éteignit dans l'âtre.

Dès que l'aurore parut, il prit sa redingote, s'en revêtit, et y chercha les lettres de Plinse qui déposaient si évidemment de la

perfidie de cet homme, il ne les trouve pas, il cherche encore, va sur le bord de la mer, et n'y voit qu'un peu de poussière et un fragment de papier noirci par le feu.

Blinse, au milieu du trouble occasioné par la sortie d'Ernest, avait ordonné à Philippin de le suivre et de lui ravir ses lettres, ordre qui fut exécuté comme on l'a vu. La perte de cette correspondance enlevait au jeune étudiant le moyen de démasquer son odieux rival : il en fut affligé. Mais qu'était-ce qu'un tel chagrin à côté des grandes douleurs qui avaient ébranlé son âme ?

Il prit congé de Catterel en lui

donnant plusieurs pièces d'argent, et côtoya la mer sans jeter un coup-d'œil sur le spectacle pompeux et animé qu'elle présentait. Le soleil se levait une brise soulevait la surface des flots qui ressemblait à un immense réseau d'or, agité par une main invisible; les îles se dessinaient en lignes blanches à l'horizon, et des bâtimens se dispersaient en tous sens dans les pertuis. Que lui importait ce tableau ? Il marchait abîmé dans ses pensées et presque insensible au bonheur de revoir ses parens.

On ouvrait les boutiques de la rue du Minage quand Ernest se

présenta devant le magasin de son père.... Laissons l'imagination se dépeindre cette entrevue douloureuse; il est des scènes que le cœur devine plus aisément que la parole ne les retrace...!

Ils étaient enfermés tous trois dans le salon : « Mon cher enfant, dit Elvin après un court silence, te voilà trahi dans tes espérances. Que vas-tu faire maintenant?

— Ce que je ferai! reprit-il en se levant avec fierté, ce que je ferai! Je les forcerai à se repentir de m'avoir méconnu, j'obtiendrai un nom, soit au barreau, soit dans les lettres, je retournerai à Paris, je n'y serai pas heureux, mais

peut-être verrez-vous le nom d'Elvin entouré bientôt de quelque considération.

— De la gloire! de la fortune! s'écria sa mère, ô mon fils.... se pourrait-il? Oh! oui, tu en es bien capable! Voilà un beau moyen de nous venger! La fière madame Bouvart apprendra à te connaître, et d'après ce que tu nous as dit, elle se repentira de t'avoir préféré ce M. Plinse.

— Sans doute, sans doute, ma femme, mais pour retourner à Paris il faut de l'argent, et voilà le *tu autem*, je n'en ai pas...

— Hélas! c'est bien malheureux. Après tant de dépenses être

obligé de s'arrêter! c'est tout manquer.

— Tu as raison... pour lors je m'y décide encore; j'emprunterai.

— Emprunter ! dit le jeune homme avec émotion, non, jamais je n'y consentirai, je ne souffrirai pas que vous dérangiez davantage vos affaires pour moi; je saurai me suffire; ce sera désormais le but de mes efforts. Oui, je l'espère, votre vieillesse sera environnée de mes soins, et si vous n'avez pas une Marie auprès de vous, du moins l'attachement de votre fils y suppléera et ne vous manquera jamais.

— Vous ici, mon jeune ami, cria le coiffeur Mirvel en entrant, permettez-moi de vous embrasser! Vous avez de l'ennui! Ces Bouvart n'ont point apprécié votre mérite. Les imbécilles! Il est vrai que la raison du bonhomme est déménagée. Oh! si j'avais une fille et vingt-cinq mille livres de rente, je n'aurais jamais d'autre gendre que vous. Un si beau talent! Allons! un peu de philosophie, vous avez tant de ressources en vous-même. Eh bien! quand paraîtront vos œuvres poétiques? Combien les avez-vous vendues?

— Mon brusque départ en a empêché la publication.

— Nous en jouirons bientôt, n'est-ce pas? Mais, dites-moi donc, combien les avez-vous vendues?

— Un premier ouvrage...

— Oui : mais le second.... les beaux vers qu'on a cités dans le *Mercure*. Et votre tragédie?

— Cette annonce est une indiscrétion. Je ne sais qui a remis cette pièce de vers aux rédacteurs du *Mercure*, ni pourquoi on a révélé l'existence de ma tragédie; j'en suis bien fâché, je vous assure.

— Il n'y a pas de quoi! Les vers sont superbes; je les ai lus au café du Centre, et ils y ont produit un effet sublime.

— *Sine dubio*, monsieur Mir-

vel : toutefois Ernest fera bien, s'il me croit, de ne consacrer que ses récréations à la poésie. »

Sur ces entrefaites, Jérôme et Louis arrivèrent; Mirvel sortit, et la famille put déplorer le malheur qui venait de la frapper. Jérôme parla de résignation aux volontés de Dieu : mais Louis entra dans les peines de son cousin sans prétendre les consoler autrement que par des paroles affectueuses; il aimait lui-même, il était jeune, et la plupart des vieillards ne conservent pas cette chaleur expansive qui se communique à l'âme; ils raisonnent trop sensément, et dans les grandes infortunes la raison

paraît quelquefois bien déplacée.

Le soir, avant de partir, Louis prit son cousin à part et lui demanda s'il avait besoin d'argent pour continuer ses études. « Je te devine, Louis, répondit-il, je prévois tes offres généreuses : mais dois-je en profiter? Récemment établi dans ton ménage. .

— Dieu merci, mes affaires ont prospéré l'année dernière, mes récoltes ont été les plus belles de la commune, mes prés artificiels m'ont beaucoup rapporté, ainsi réponds franchement à ma question.

— Eh bien! j'accepte, mon cher cousin.

— Alors, j'aurai tous les ans douze cents francs à ton service, jusqu'à ce que tu aies obtenu le diplôme de licencié en droit... Point de remercîmens, entends-tu? et que cet entretien demeure secret entre nous.

— Tu me permettras au moins d'en parler à mon père et à ma mère.

— Oui, mais à eux seuls. » Les deux cousins se serrèrent la main en silence.

Le lendemain, il resta renfermé avec ses parens, leur révéla la généreuse proposition de Louis et les entretint de ses espérances; mais le soir, il sortit seul et tout le cou-

rage qu'il avait montré échoua devant quelques heures de solitude. Il alla se promener à la pointe des Minimes, où, dans sa jeunesse, il rêvait aux destinées qu'il se promettait dans la vie; de là, il contemplait le soleil se couchant derrière l'île de Rhé, et enflammant de ses derniers rayons cette immense plaine d'eau, tantôt calme, tantôt turbulente et creusée par les vents. Il n'y portait aujourd'hui qu'un cœur flétri et désabusé; la mer était aussi belle, le spectacle aussi grand, mais il n'attirait plus ses yeux ni son âme; il en cherchait la cause dans les lieux, elle n'était qu'en lui. Hélas! non-

seulement nous dépérissons chaque jour, mais il semble que tout ce qui nous entoure change avec nous; il est donné à bien peu d'hommes de porter un cœur jeune dans un corps vieilli. Attristé par ses impressions et ses souvenirs, il se prit en dégoût lui-même, et, debout sur les rochers, mesura d'un œil sombre la distance qui le séparait des flots; mais quand il songea au désespoir de ses parens, il eut la force de résister à son horrible tentation et recula quelques pas en arrière.

En retournant à la ville, il n'était plus absorbé par la douleur; ses idées avaient pris un autre

cours ; une main sur sa poitrine et l'autre armée d'un jonc noueux des Indes, il brisait dans ses transports les plantes qu'il trouvait sur son passage; seul, le tamarin flexible, résistait en pliant à ses coups redoublés. « Quoi ! j'aurais été indignement trahi, s'écria-t-il, et je n'en tirerais pas vengeance ! Plinse jouirait insolemment d'un bien qui m'appartenait ! Non, non, ou ma mort, ou la sienne ! Mais Marie.... A-t-elle le droit de me prescrire une douleur impassible ? Si elle trouve la force de vivre, je ne l'ai pas, moi ». Il forma alors le projet de se venger de Plinse ou de mourir, et en remit l'exécution au len-

demain. En effet, avant de descendre de sa chambre, il eut soin d'écrire à son rival le billet suivant :

« Je vous attends derrière le jardin de la maison de M. Bouvart; le lieu est solitaire, j'ai deux pistolets. Si vous n'êtes pas le plus lâche des hommes, venez et amenez un de vos domestiques, il nous servira de témoin. »

Au déjeuner, il parut plus calme, en attribua la cause à sa promenade de la veille, et demanda à son père la permission d'aller passer deux jours chez Louis à

Mondésir, il l'obtint et partit : mais il se dirigea vers Aigrefeuille.

Une morne tristesse régnait dans la maison de M. Bouvart. Oh! qui dira les angoisses et le muet désespoir de Marie, quand elle se sentit au pouvoir et dans les bras d'un homme qu'elle abhorrait ? Qui peut calculer les douleurs qu'une faible femme peut supporter sans mourir, puisqu'elle ne mourut pas. Sa vie, il est vrai, était toute machinale ; elle allait, venait, soignait son vieux père, obéissait à sa mère, écoutait son amie, mais sans penser ; belle encore, quoique d'une pâleur affligeante, objet de pitié

pour tous ceux qui l'approchaient et qui l'avaient tant de fois admirée.

Ce jour là, Suzette, qui se devait à son mari, était partie dès le matin pour Mondésir, mais avec promesse de revenir le soir même.

Plinse, renfermé avec madame Bouvart, se justifiait de l'accusation dont Ernest l'avait chargé; Marie, dans le salon, était assise à côté de son père, qui feuilletait avec une lenteur pénible une édition in-octavo des Essais de Montaigne placée devant lui sur un pupitre; son front penché, son œil sans vie, les chairs molles et pendantes de son visage, annonçaient un dépérissement complet,

un état voisin de la mort. Marie attachait sur lui un regard fixe et désespéré, baisait ses mains froides et lui aidait par fois à tourner des feuillets, ce qu'il faisait à chaque instant, sans qu'elle pût discerner quelle était sa pensée, car il ne cherchait pas à lire et ne proférait que des sons inarticulés parmi lesquels on distinguait ces mots : « Cherche... philosopher... mourir... »

Un paysan traversa la cour, ouvrit la porte de l'étude où Michotin transcrivait tristement un acte, et demanda M. Plinse. Marie se lève à ce nom, se présente et reçoit une lettre des mains du villageois qui la salue et se retire. Ciel!

elle reconnait l'écriture d'Ernest ; elle pressent l'affreuse vérité, et d'une main tremblante brise le cachet... C'est le défi... Ernest attend son mari, le sang va couler, l'un d'eux va périr... A cette image elle frissonne et traverse le jardin avec rapidité.

Le lieu qu'il avait choisi pour le combat était solitaire et gracieux; d'un côté un bois, témoin de si douces promenades, de si tendres rêveries, de l'autre les murs de clôture cachés par des plantations, enfin un ruisseau qui sortait du jardin en murmurant, et serpentait à travers les ormes du bois; point de chemin frayé, sinon un étroit

sentier à peine fréquenté par les gens de la maison.

Elle arrive... Ernest demeure immobile de surprise en la voyant. « M. Elvin, lui dit-elle en l'abordant, je sais le motif qui vous amène ici, vous venez vous battre avec mon époux, vous avez des armes, j'ai surpris votre lettre et j'accours prévenir cet horrible duel ; il n'aura pas lieu tant que je vivrai... Au nom du ciel ne versez point de sang, éloignez-vous, éloignez-vous !

— Pourquoi ne me vengerais-je pas d'un vil hypocrite, du dernier des hommes ? Ne m'a-t-il pas calomnié ? N'a-t-il pas lâchement abusé

de ma confiance? N'a-t-il donc pas profité de mon absence et de ma faute pour m'enlever l'estime de vos parens, la vôtre peut-être?

— La mienne...! Vous l'avez encore, monsieur Ernest, je vous l'ai rendue... mais ne me perdez pas d'honneur, partez.

— Et le bonheur qu'il m'a ravi, et vos sermens, votre main, votre amour, mon repos, chère Marie, qui me les rendra? Personne! Jamais! mots effrayans, mots terribles! Tout est fini pour moi, il ne m'est pas même permis d'espérer. C'est l'indigne Plinse qui est l'artisan de mes maux, qui me tue len-

tement, qui rit de mon agonie désespérée et je ne chercherais pas à me débattre, à le tuer, si je puis, avant de mourir. Non! cet effort de vertu serait plus qu'humain, il est impossible.

— Je l'attends de vous, monsieur Ernest.

— De moi!

— Oui, de vous, si vous êtes tel que je vous ai connu.

— Oh! ne l'exigez pas! et laissez-moi!

— Écoutez-moi, Ernest; nous sommes séparés pour toujours en ce monde, nos cœurs ne doivent plus se parler, mais dans cette circonstance je crois devoir

vous adresser une question : Ernest, m'avez-vous aimée ?

— Grand Dieu ! Tu le demandes, Marie ! si les souvenirs de notre amour se sont effacés de ton esprit, regarde les pleurs qui ruissellent de mes yeux, vois ces traits maigris par la souffrance, mon désespoir qui me porte à verser du sang et la fureur qui me fait résister à ta prière.

— Donnez-m'en une preuve plus forte encore, une preuve que j'apprécierai davantage et dont le souvenir ne me quittera pas, tant que je serai de ce monde ; ne vous battez pas contre l'homme à qui mes jours sont désormais voués, ne portez

pas un coup mortel à mon honneur, retirez-vous, ne me condamnez pas à l'horreur de vous haïr, si vous le tuez; ne m'exposez pas à le maudire, s'il vous tue. Ce duel, ce duel affreux, quelle qu'en soit l'issue, immolera ma réputation et mon repos, voulez-vous d'une vengeance à ce prix ? Est-ce là vous venger? Je ne vous parle pas de vos parens qui ont tout fait pour vous et qui réclament pour leur vieillesse le prix de tant de sacrifices, je ne vous parle que de ma douleur, de moi, et j'attends ce dernier témoignage de votre amour.

— De mon amour, oui, tu as

raison, de mon amour, je t'adore et je me maudis. Je porte en moi un germe de malheur qui se développe toujours ; une ambition involontaire absorbe tout ce que j'ai de vie ; je suis un être incomplet, inachevé, je n'ai pas compris le bonheur que j'avais sous la main... Je suis un insensé ». L'infortuné s'arrachait les cheveux de désespoir et se meurtrissait le sein avec le pommeau de ses pistolets.

« Ernest, Ernest, dit-elle en l'arrêtant, aie pitié de moi... Cède, sois généreux !

—Tu l'emportes! tu m'estimeras, tu me regretteras peut-être, tu gémiras sur les funestes idées

qui me coûtent le bonheur. Tu veux un sacrifice? Tiens! sois contente! » Et il jeta ses pistolets dans le ruisseau qui coulait à quelques pas de là, sous un dôme de saules inclinés.

« Ernest, je vous retrouve... mais pars, mon ami, pars, je tremble qu'on ne nous voie ensemble... Allons! adieu! je prierai le ciel pour toi jusqu'à la mort... Adieu! séparons-nous.

— Un instant, un mot! Et jamais! j'irai achever de mourir loin de toi, au milieu des hommes indifférens à mon sort, comme moi au leur. Penses-y, c'est la dernière fois... va, je ne te reverrai plus,

même par hasard, comme si tu n'étais pas Marie et moi Ernest... Oh ! quelles fautes j'ai commises... Marie, par pitié, laisse-moi prendre dans ton regard du bonheur pour le reste de mes jours... Songe que c'est le dernier adieu. »

En parlant ainsi, il se rapprochait d'elle peu-à-peu; elle tremblait, il la saisit enfin avec transport dans ses bras et la pressa contre son cœur: « Ernest, Ernest, dit-elle d'une voix affaiblie ». Elle s'évanouit. Effrayé, éperdu à la vue de ce beau visage sans vie, il la dépose sur l'herbe, plonge son mouchoir dans l'eau limpide du ruisseau et en humecte ses tempes et son front...

Vains efforts! Elle reste toujours sans mouvement à ses pieds. Morte! morte! dit-il, et par moi! » Alors ne prenant conseil que de sa terreur, il l'enlève, traverse, chargé de ce précieux fardeau, le bois, le jardin, et parvient sous le vestibule à l'instant même où Plinse et madame Bouvart descendaient l'escalier tournant qui y donnait.

Plinse jette un cri terrible et s'élance dans le salon en même temps qu'Ernest. On accourt, on s'empresse autour de Marie qui revient enfin à elle-même: « Monsieur! s'écria Plinse pâle de fureur, une telle conduite me surprend et m'indigne; vous m'en rendrez raison.

—Non, reprit Ernest avec dignité, et n'imputez point ce refus à l'effroi, je ne le connus jamais; j'étais venu vous défier, prendre votre vie, ou vous donner la mienne; Marie a pu seule me faire promettre de respecter vos jours. »

Personne, pendant ce mouvement, ne remarque que le vieux notaire s'agite dans son fauteuil, en proie aux dernières convulsions de l'agonie. Marie s'en aperçoit, retrouve ses forces, vole, tombe à genoux près de lui, tandis que Ernest éperdu l'imite; le vieillard abaisse sur eux un regard mourant, prononce avec peine leurs noms, cherche leurs mains, comme pour

les unir et balbutiant ces mots : « Montaigne a dit... » retombe et meurt. Près de lui, le volume des Essais était ouvert au chapitre : « Philosopher c'est apprendre à mourir, » et à cette maxime : « *Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout ; la préméditation de la mort, c'est la préméditation de la vérité.* »

En cet instant Louis entre dans l'appartement avec Suzette ; elle pâlit en voyant Marie aux pieds de son père expiré et l'entraîne dans sa chambre, tandis que Louis prend sous le bras Ernest, qui sort en s'écriant : « Adieu Marie, adieu pour toujours...! » : . . . . . . . . .

Catterel, qui était dans un instant lucide, s'était rendue le matin même à Aigrefeuille; elle fut témoin de la mort de M. Bouvart et se chargea du soin de l'ensevelir. « Excellent homme, disait-elle en attachant le linceul qui devait lui servir de dernier vêtement, jouis au ciel du bien que tu as fait sur la terre. Bonnes gens (1)! Pourquoi n'as-tu pas fait aussi le bonheur de ta fille?

— Taisez-vous, Catterel, lui dit tout bas une vieille domestique qui l'aidait dans ses tristes fonctions, prenez garde que M. Plinse ne vous entende, il est occupé dans

(1) Locution du pays.

le cabinet à feuilleter les papiers du défunt. Dame! le voilà riche!

— Eh! Jésus! Madeleine, qu'ai-je à craindre, moi? Que ton maître me chasse d'ici, s'il le veut! Il ne m'empêchera pas de dire ce que je pense. Il a épousé une femme qui en aime un autre... il est riche maintenant, tant mieux pour lui, mais ça ne lui profitera pas, vois-tu? m'est avis que sa dévotion ne part pas du cœur... et le bon Dieu punit tôt ou tard les hypocrites... Donne-moi les ciseaux... Qu'il me chasse! Peut-être sera-t-il obligé bientôt de me faire rappeler ici.

— Et pour quoi faire? As-tu des épingles...?

— Pourquoi.....? Pauvre Marie.....! plus d'une femme a pris le vêtement que nous taillons avant d'avoir usé sa robe de noces.

— O mon Dieu! si l'on vous entendait! Parlez plus bas, reprit la domestique en faisant le signe de la croix.

— Tu as peur que ton monsieur ne nous entende, Madeleine, et qu'il ne t'ôte les bons gages que tu gagnes ici. Pour moi, je n'ai rien à perdre. Je te le répète, ton maître ne séra pas heureux, il sera toujours poursuivi par le *malin* (1),

(1) Le démon.

il n'aura pas plus de repos qu'un maudit, qu'un excommunié, il ne jouira pas de la fortune, car, dit le saint Évangile, les richesses du méchant s'écoulent comme l'eau; il ne dormira pas la nuit, il aura comme un fer rouge dans le cœur.

— Silence, ou je m'en vais.

— Il voudra l'éteindre, continua Catterel en agitant ses ciseaux, il ne pourra pas; il aura peur de prier, et il mourra dans l'impénitence finale. *Amen.*

— Mon doux Jésus! dit Madeleine en se signant de nouveau.

— Mais hélas! il rendra Marie bien malheureuse, et Ernest..... Dame! pourquoi est-il parti...? Et

mon fils, mon pauvre fils aussi est parti, je ne lui ai point rendu le même service qu'à ce digne homme, qui est là étendu sur cette paillasse... et Napoléon aussi est parti... ce pauvre Napoléon... ! » Il était temps que le devoir funéraire se terminât, car l'œil de Catterel était déjà égaré et elle n'attachait plus le linceul que d'une main mal assurée.

Le lendemain Plinse accompagna le cercueil à l'église; elle était remplie des habitans du village et des communes environnantes. Ces bons paysans n'étaient point vêtus d'habits de deuil, mais ils pleuraient. Michotin était inconsolable; il per-

dait un bienfaiteur, un ami. Ernest était avec Louis et le vieux Jérôme dans un coin, derrière un pilier. Le service achevé, on se rendit au cimetière qu'on avait placé en face de l'église, comme pour mettre sous les yeux des fidèles, toutes les fois qu'ils venaient prier, les leçons que leur donnait la mort.

# CHAPITRE XXVII.

Cherchez-la, poursuivez l'éclat qui l'environne,
Remportez sur ses pas un immortel honneur,
Vous qui l'aimez assez pour payer sa couronne
Au prix de tout votre bonheur.

(Mme Tastu, *la Gloire.*)

Seul, devant son ouvrage, il doute de lui-même.

(F. Levoe.)

Les évènemens qui venaient de se succéder dans la famille Bouvart donnèrent lieu à des bruits

divers que l'habileté de Plinse sut tourner bientôt à son avantage. On alla même jusqu'à dire que le jeune notaire était un modèle de piété et de vertu, et que son rival lui avait lâchement attribué des lettres qu'il n'avait jamais écrites. Des rumeurs contradictoires qui s'élevèrent furent étouffées presque en naissant. La démission que M. Bouvart avait donnée en faveur de Plinse ne tarda pas à être sanctionnée par une ordonnance royale, et l'hypocrite, riche, entouré de ces témoignages de considération que les hommes accordent si facilement à quiconque réussit, jouissait des apparences d'un bonheur

que sa conscience lui refusait déjà peut-être!

On blâmait Ernest au contraire, on ridiculisait quelquefois l'ambition de son père; et si, dans son quartier, M. Mirvel osait élever la voix en faveur de ses amis, il se trouvait lui-même en butte aux sarcasmes des railleurs; mais il n'en rendait pas moins de fréquentes visites au marchand, dont le magasin n'était plus comme autrefois le rendez-vous obligé des voisins et des nouvellistes du quartier.

Elvin cherchait à s'étourdir; il avait contracté des dettes: mais depuis que Louis avait promis de

pourvoir à la dépense d'Ernest pendant ses études, il rêvait un avenir meilleur. Fidèle à sa parole, Louis apporta à son cousin la somme qu'il mettait annuellement à sa disposition. L'étudiant portait un cœur susceptible de comprendre et de sentir la reconnaissance; elle ne lui pesait pas comme aux âmes vulgaires, mais une fierté secrète lui reprochait de ne pas se suffire à soi-même : « A quoi, se disait-il, quand il fut seul, à quoi me sert mon éducation, si je ne trouve pas en moi les ressources que je devrais y trouver? Le dernier des artisans, s'il aime le travail, s'il a de l'activité, est assuré de sa subsistance,

et moi, je ne le suis pas de la mienne. Je vis, j'enlève à mes pauvres parens le pain de leur vieillesse ; je suis d'autant plus malheureux que je le suis par moi seul. Je n'ai jamais pu aimer l'honorable profession qui me rendait l'époux d'une femme angélique, que je vois passer avec désespoir dans les bras d'un infâme rival. Est-ce encore là un fruit de mon éducation? Pourquoi ai-je rougi d'enfouir au fond d'une campagne des talens que j'entendais vanter et qui ne me sont bons à rien qu'à me tourmenter? Qui m'avait donné le droit d'être si dédaigneux ? Mais comment triompher de dégoûts invin-

cibles...? Invincibles! Ils l'étaient pour moi...! Oh! ajouta-t-il en se frappant le front, je sortirai de cet état. La vie m'est désormais devenue odieuse, mais j'aurai le courage de vivre pour mes parens, je leur rendrai ce que j'ai reçu d'eux et je ne serai point un être inutile à la société. J'en prends ici la résolution solennelle, je n'aurai recours à personne, je tirerai mon existence de moi, de moi seul. Je ne vois plus dans la vie qu'amertume et devoirs pénibles, n'importe, j'irai jusqu'au bout sans plaisir, mais avec courage, et nous verrons qui sera le plus fort de la destinée ou de moi. »

La veille du jour fixé pour son départ, il vit entrer chez son père un huissier porteur d'un billet de six cents francs; M. Elvin se troubla, Ernest qui remarqua son émotion, pria l'huissier de l'attendre, monta et revint bientôt après avec la somme. Celui-ci n'avait pas franchi le seuil de la porte qu'Ernest se sentit enlacé dans les bras de son père et de sa mère.

« Que Dieu te bénisse, mon fils!

— Tu viens de nous rendre un grand service, mais comment feras-tu maintenant? Il ne te reste plus que six cents francs.

— Il me reste du courage et la

volonté ferme d'utiliser mes talens. Espérez ! Dieu bénira mes entreprises.

— Je le prierai pour toi tous les soirs.

—Très bien, très bien, mon fils.

— N'avez-vous pas d'autres dettes à acquitter ?

— Non ; je t'assure que non. Nous avons même quelques faibles avances ; et si les affaires vont mieux, nous te rendrons bientôt les six cents francs que tu nous prêtes.

— N'en parlez pas ; vous avez assez fait pour moi ; c'est mon tour maintenant ». Hélas ! ils n'avaient point dit vrai, ils craignaient de

trop inquiéter leur fils par un affligeant tableau.

Il revit les murs de Paris; mais triste, désenchanté, son cœur était déjà mort à la joie, et son front portait jeune encore l'empreinte ineffaçable des grands chagrins. Il y retrouva Granvilé qui voulut en vain renvoyer à un autre temps l'acquittement de sa légère créance. Ernest commençait sa lutte décisive avec la destinée.

Un matin, Bérinval se présenta chez lui et se justifia, en persifflant, de toute coopération aux intrigues de Plinse; il protesta aussi qu'il n'avait aucune part à l'article du *Mercure*, qui était une véri-

table indiscrétion, puisque les *Essais poétiques* étaient encore sous presse. Il l'attribuait à un jeune homme, ami de Plinse, qui s'était présenté chez Duvergi et lui avait offert ses services dans plusieurs journaux; le libraire, flatté de cette espérance, s'était empressé de lui donner communication du manuscrit.

Les *Essais poétiques* parurent enfin; ils produisirent peu d'effet. Ernest n'était point doué de ces talens qui se révèlent par des coups d'éclat et s'emparent de l'attention publique comme de leur propriété. Quelques articles de journaux recommandèrent en vain

l'ouvrage et en citèrent des parties estimables : l'édition ne s'épuisa pas. Mais quelle fut la joie de M. et madame Elvin quand ils virent tout un *livre imprimé*, composé par leur fils ! Avec quel enthousiasme Mirvel vanta l'ouvrage ! Quelles espérances de richesse et de gloire! Ernest avait aussi envoyé un exemplaire de ses poésies à son cousin, en l'informant qu'il n'avait employé que ses loisirs à les composer; il en reçut bientôt après cette réponse :

« Mon cher cousin, quoique je me sois presque toujours occupé de sciences exactes et de procédés

agricoles, je ne suis pas de ces gens qui disent, après avoir lu de beaux vers : qu'est-ce que cela prouve ? J'aime la poésie, quand elle exprime des sentimens qui élèvent l'âme, et j'ai lu tes *Essais* avec intérêt ; je suis bien aise qu'ils aient obtenu d'honorables suffrages.

« Marie (1) a trouvé ta brochure chez ma femme, et l'a lue... Pourquoi te le cacherais-je? Elle a pleuré. Cette lecture l'affectait même si vivement que Suzette lui a ôté le livre des mains. Sa conduite envers

(1) Dans l'original, le nom de Marie a été substitué à ces deux mots : *madame Plinse*, rayés avec soin.

son époux est pleine de réserve et de dignité ; elle remplit tous ses devoirs avec exactitude, mais c'est tout, car elle ne peut pas commander à son cœur d'aimer ; elle a maigri et sa santé n'est pas très bonne. Tu m'as demandé la vérité, je te la dis : mais, pourquoi t'occuper de cette femme, dont le souvenir doit être si cruel pour toi ! Crois-moi, tâche de l'effacer de ton souvenir.

« Plinse se montre en public doux et prévenant avec elle ; mais dans sa maison, il est froid et sévère. Il néglige les travaux de son étude pour s'occuper de spéculations hasardeuses, je crois qu'il

joue à la bourse par l'entremise d'un agent de change ; il disait l'autre jour à sa femme qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait cinquante mille livres de rente. Il affecte de plus en plus une piété hypocrite ; madame Germondé, amie de madame Bouvart, le cite comme le modèle des hommes ; à dire vrai, il est aux petits soins auprès de ces dames. Quel peut être son dessein? Tu sais que madame Germondé possède près de six à sept mille livres de rente et qu'elle n'a pour héritiers qu'un neveu, jeune étourdi dont les mœurs sont assez relâchées, et des parens à un degré très éloigné.

Voudrait-il dépouiller ces malheureux de la succession qu'ils espèrent? Je ne sais, mais ses clignemens d'yeux et ses soupirs dévots auprès de cette dame ne me rassurent guère. Cet impudent personnage n'a-t-il pas eu l'audace de venir à Mondésir, je l'y ai reçu avec tant de froideur, malgré les regards supplians de Marie, que sans doute il ne remettra plus les pieds chez moi. Il te hait, mon cher ami; dis-moi, ne crains-tu qu'il ne cherche à te nuire et que son implacable ressentiment ne te poursuive encore à Paris?

« Je pense bien que tes études poétiques ne te font pas négliger

la jurisprudence ; quant à moi, je m'occupe à rédiger quelques expériences sur les engrais en usage dans notre pays ; puissent mes observations être de quelque utilité ! La Société d'Agriculture de Rochefort m'a adressé un brevet de membre correspondant, je ne sais vraiment pas quels sont mes titres à cette distinction, car je ne suis qu'un praticien. »

C'est ainsi que les regrets d'Ernest étaient alimentés par sa correspondance. Se taisait-on sur le compte de Marie, il éclatait en reproches ; lui en parlait-on, il souffrait. Mais son caractère se for-

mait à l'école de l'infortune; plus le sort l'accablait, plus il montrait de fermeté. Trahi dans ses espérances littéraires, il forma le projet d'obtenir une place qui, avec de modiques émolumens, lui donnât la faculté de terminer ses études en droit. Granvilé et Bérinval l'approuvèrent et promirent de le soutenir dans ses démarches.

Le jeune vaudevilliste s'était acquis dans quelques salons de Paris une de ces réputations si communes d'homme amusant et spirituel: « Je suis assez répandu, mon cher, disait-il à Ernest, et je puis vous être utile; je vous présenterai cet hiver dans quelques maisons,

où l'on reçoit la meilleure société de Paris, mes couplets y font fureur, ma parole; c'est comme je vous le dis. J'y ai déjà introduit votre recueil de poésies, parbleu! j'y introduirai bien l'auteur. Vous serez bien maladroit, si vous ne trouvez pas là l'emploi que vous desirez. Travaillez à quelques pièces de vers, donnez-leur une tournure plus moderne, plus romantique, vous plairez aux femmes, et par elles on arrive à tout ». Ernest accepta et se prépara à y chercher ce qu'on pourrait appeler des plaisirs de raison.

## CHAPITRE XXVIII.

Dieu réunirait-il ceux que les
hommes ont voulu désunir ?

(Addisson, *Spectateur.*)

Espérance, descends des cieux.

(E. D'Anglemont.)

L'automne s'écoula ; les vendanges ordinairement si bruyantes et si gaies dans la maison du bon notaire y furent silencieuses et

tristes. Marie ne paraissait au milieu des vendangeurs que pour s'informer de leurs besoins : mais elle n'alla point cueillir elle-même au milieu de ses amis le raisin caché sous les pampres; plus de joie. plus de chants; elle semblait avoir communiqué sa tristesse à tout ce qui l'entourait.

La vieille madame Germondé mourut soudainement; elle légua par son testament, tous ses biens à Plinse, qui avait à peine quitté son chevet pendant la dernière semaine de sa vie. Maintenant il était riche, il se sentait la force de braver les murmures du public, mais il préféra les prévenir en jetant

quelques secours aux parens de la testatrice. Ces soins auxquels il mettait de l'ostentation l'appelaient souvent à La Rochelle.

Un jeudi matin du mois de novembre, par un temps humide et sombre, Catterel arriva chez Plinse; elle traversa la cour. Philippin était occupé à seller un jeune cheval noir, vif, à l'œil ardent, à la crinière flottante, qui piaffait, hennissait, caracolait, impatient de la bride qui le retenait au mur de l'écurie.

« Ho! ho! Zéphir, disait-il en attachant de riches harnais, tu voudrais déjà galoper sur la grande route, le chemin n'est jamais trop long pour

toi. Attends, dans un quart d'heure tu auras sur le dos un cavalier qui te mènera comme un enfant.

— Bonjour, maître Philippin, dit Catterel en lui faisant une courte révérence.

— Bonjour, la vieille.

— Est-ce que vous êtes palfrenier maintenant?

— Non pas; j'aime mieux gouverner un jardin qu'un cheval; chacun son métier. Mais le domestique de monsieur est malade, et, comme vous voyez, je bride cette jolie bête, que mon bourgeois a achetée il y a huit jours.

— M'est avis qu'elle n'est pas commode.

— Oui, mais la main qui la dirige est ferme.

— Ah...! ah...! dit stupidement Catterel.

— Zéphir ne bronche jamais sous lui.

— Et où va-t-il, comme ça?

— A La Rochelle.

— Oui! je sais! Il y va pour la succession de madame Germondé.

— Il donne des pensions élémentaires... je crois, non, non, alimentaires, comme ils disent, à tous les parens de la défunte.

— C'est vrai; il donne l'aumône à ceux qu'il a volés.

— Où as-tu pris ce propos, mauvaise langue, vieille folle?

—Appelez-moi vieille folle tant que vous voudrez, vous ne m'empêcherez jamais de dire la vérité.

— Encore! te tairas-tu, impertinente? » Et il lui donna un coup de cravache. Catterel se mit à pleurer.

« Si mon fils était ici, disait-elle, tu ne me battrais pas; mais il viendra mon fils; je l'ai vu, il avait une grande flamme sur la tête... Oh! il est là-haut... Dites-moi, Philippin, quand vous allez dans les cimetières, ne sentez-vous pas la terre remuer sous vos pas? N'entendez-vous pas des voix qui disent comme ça autour des tombes: au ciel! au ciel!

—Allons, voilà sa folie qui la reprend. Est-ce que je vais dans les cimetières, moi?

—Ah! oui, vous n'avez pas perdu un fils.

—Pourquoi me parlez-vous de mort à moi, je me sens gaillard et bien vivant.

—Que me dites-vous là, Philippin! vous êtes un impie; pourtant vous allez à la messe. Avez-vous entendu ce qu'a dit M. le curé? « Il n'y a point d'homme si vivant qui ne soit les trois quarts mort. »

—Paix, la vieille!

— Hélas! je n'ai pas mon fils.... Si Napoléon revient un beau jour dans ma cabane, j'en aurai encore

des pièces d'or... car on dit.....»

Elle fut interrompue par l'arrivée de Plinse qui s'approcha en souriant à son cheval.

« Tu lèves la tête, Zéphir, dit-il, tu t'es impatienté. Allons! nous partons... Bonjour, la vieille. Madame Plinse vous verra avec plaisir; elle est dans sa chambre.

— Lui avez-vous fait vos adieux? répondit-elle.

— Des adieux! et pourquoi? mon voyage ne sera pas long.

— Ah! c'est vrai. »

L'élégant et adroit cavalier s'élança en selle; le cheval partit au trot, et, se livrant bientôt à son ardeur, sembla dévorer le chemin.

sous son galop rapide. Catterel poussa un cri d'admiration, et Philippin, croisant les mains derrière le dos, rentra en sifflant dans le jardin. La vieille se dirigea ensuite vers la chambre de Marie.

« Quoi! vous voici par ce mauvais temps, pauvre nourrice, dit-elle avec cet accent angélique de la bonté, qui donne tant de charme à une voix de femme. Vous êtes lasse, asseyez-vous là. Avez-vous besoin de quelque chose?

—Si j'ai besoin de quelque chose...! mon pauvre homme...! Vous êtes bien pâle! Je gage que vous n'avez guère dormi la nuit passée.

— Pourquoi donc?

— Dame! on rêve quelquefois... Ah! mon bon Jésus! vous avez les larmes aux yeux, pardon, bonne petite... vous savez bien...

— Parlons d'autre chose, Catterel. J'ai des projets, ma bonne nourrice. Je veux d'abord réparer votre chaumière, puis j'engagerai votre nièce à demeurer avec vous, et je vous assurerai à toutes les deux une petite pension. M'approuvez-vous?

— O mon ange! vous êtes plus digne du ciel que de la terre ». La vieille lui baisait ses jolies mains en pleurant de joie... Tout-à-coup madame Bouvart entre dans l'appartement la terreur dans les yeux,

Michotin aussi pâle, aussi tremblant qu'elle, la suit, tenant encore une plume à la main. Un paysan se tient derrière eux.

« Ma fille, ma fille, s'écria-t-elle, ton mari, ton mari...

— Eh bien, ma mère, dit-elle avec inquiétude, mon mari....

— Il est tombé de cheval.

— Serait-il blessé ?

— Hélas ! il est mort peut-être.

— Oui, dit Michotin; il paraît qu'on avait laissé sur la route un gros tronc d'arbre en contravention des lois de police et de grande voirie....

— Le cheval s'arrêta devant l'ar-

bre, dit le paysan. M. Plinse, après quelques efforts pour le lancer, lui appliqua un coup de cravache, l'animal se cabra et jeta son cavalier à terre.

— Sainte Vierge! s'écria madame Bouvart.

— Son pied était engagé dans l'étrier, et M. votre mari fut traîné cinquante pas sur la route... J'étais avec Gros-Pierre dans un champ.... nous eûmes bien de la peine à retenir la bête furieuse...

— Où est-il? où est-il, s'écria Marie?

— Dérobez-vous à ce spectacle, madame, reprit Michotin.

— Reste, ma fille.

— Non! mon devoir m'ordonne de le secourir. »

Elle s'élança brusquement dans le vestibule. On la suivit. Catterel était restée immobile en écoutant ce récit, coupé par des exclamations ; elle s'approcha de la fenêtre, l'œil fixe, égaré, et voyant passer dans la cour un brancard couvert d'un drap ensanglanté : « Si Dieu l'avait puni, dit-elle en se frottant les mains avec une expression mêlée de joie et de démence, s'il permettait que ces bons chers enfans fussent unis! »

Combien cette pensée qu'en ce moment, une folle seule pouvait exprimer, des amis concevoir en

secret, dut-elle agiter le cœur d'Ernest...! Le premier mouvement de Marie fut tout pour son devoir.

# CHAPITRE XXIX.

L'auteur, entre un double flambeau,
Et son verre, et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient de son chef-d'œuvre nouveau
Aux assistans proposer la lecture.

(DELILLE, *Poème de la Conversation*, chant I.)

DEBOUT devant une glace, Bérinval achevait sa toilette en fredonnant le refrain d'un couplet, qu'il cherchait depuis dix minutes;

son secrétaire était couvert de papiers épars; à côté s'élevait une petite bibliothèque de bois d'acajou remplie de livres reliés avec luxe; deux bougies transparentes éclairaient l'appartement élégamment orné, et sur le lit reposait l'habit qu'il allait revêtir. Ernest entra au moment où il se disposait à écrire : « Vous êtes ponctuel, lui cria-t-il, c'est fort bien, asseyez-vous auprès du feu ; je suis à vous dans l'instant, je viens de trouver un couplet délicieux, qui obtiendra sans aucun doute les honneurs du *bis*. Vous permettez, mon cher, n'est-ce pas?

— Comment donc? mon cher

Bérinval, mais je ne prétends vous gêner en rien; et les momens de verve sont trop précieux pour qu'on les néglige... »

Bérinval écrivit en chantant à mi-voix :

« Il faut, monsieur, afficher l'opulence,
Nous recevons des grands, des députés,
Il faut briller. — Mais, madame... — Silence!
La caisse est vide. — Eh bien donc empruntez.
Briller est tout. . . . . . . . . . . . . . »

Plus il approchait du trait final, plus il baissait la voix, qui devint un murmure confus. « Je ne vous le chante pas, dit-il quand il eut fini, c'est un couplet de situation qui perdrait à être isolé; il est dirigé contre cette manie de briller

qui s'empare plus que jamais de la société, travers bien dangereux...! d'honneur ! il pourrait s'appliquer à la maison où je vais vous présenter ce soir.

— Comment? M. Fervil...

— Il fait comme tant d'autres, il donne des fêtes pour obtenir des places; il étale un grand luxe; c'est une manière un peu ruineuse de solliciter, mais c'est la seule qui soit décente... Avez-vous des nouvelles de ce pauvre Plinse?

— Non!

— Il est à craindre qu'il n'en meure.... Traîné par un cheval fougueux...! Je lui avais souvent dit qu'il se fiait trop en son adresse

d'écuyer... C'est malheureux...! A son âge... riche... ce pauvre diable...! Voyons! votre toilette....! pas mal, mon cher, ma parole...! mais il faudra donc toujours vous le répéter, votre cravate est nouée avec une négligence impardonnable... Que vous dirai-je? Cela n'est pas en vous, vous n'arriverez jamais... Ah! vous êtes venu à pied?

—Oui, le temps est fort beau.

—Jetez un coup-d'œil sur vos bottes, mon cher...! Un cabriolet nous attend à la porte, nous nous arrêterons près du Palais-Royal chez un artiste qui fera disparaître ces taches inconvenantes quoique légères... Vous souriez? quand

vous aurez vu le monde, vous reconnaîtrez l'importance de mes observations.

— Sans doute, mon cher ami, je n'en conteste pas la justesse: mais ne me serait-il pas plus utile en ce moment d'être initié aux caractères des personnes que je vais voir?

— Très volontiers. M. Fervil, dit-il, en ajustant son habit, est un homme froid envers ceux dont il n'attend rien et souple devant les personnes qui peuvent lui être utiles; c'est l'égoïsme personnifié. M. de Climeuil est un conseiller d'état, un bonhomme, sans opinions arrêtées, ce qui lui donne la

faculté d'embrasser tour-à-tour celles qui lui sont utiles, mais poli, affectueux, grand distributeur de saluts, et ambitieux parce que sa femme le veut ainsi. Oh! sa femme! c'est une petite blonde, vive, bien faite, potelée, d'une blancheur éblouissante, un peu romantique, un peu coquette, un composé charmant de grâces, d'esprit et de sensibilité; elle aime beaucoup votre recueil de poésies. Je ne suis pas trop mal avec elle, elle me distingue, mon cher, et vous devez penser combien une telle conquête répandrait d'éclat sur moi. Combien j'aurais d'envieux...! En revanche, madame Fervil n'est

pas belle, mais elle a un esprit aimable et cultivé qui rachète sa laideur. »

Ce que Bérinval n'avait pas vu, car il était un observateur très superficiel, c'est que ces dames, tout en s'accablant de politesses et d'amitiés, étaient deux ennemies irréconciliables. Madame Fervil profitait obligeamment de toutes les inconséquences de *son amie* pour déchirer avec adresse sa réputation, et madame de Climeuil s'en vengeait gaîment par des épigrammes sur sa pruderie et son visage disgracieux.

« Gardez-vous, dit tout bas Bérinval à Ernest, quand ils furent

arrivés à la porte de M. Fervil, gardez-vous en entrant de ces saluts profonds qui sentent la province; une inclination de tête accompagnée d'un sourire suffit. »

M. et madame de Climeuil étaient déjà chez M. Fervil, ainsi la double présentation eut lieu presque en même temps. L'accueil des maîtres de la maison fut poli et cérémonieux, mais celui de M. et de madame de Climeuil fut plus affable.

« Je remercie infiniment M. Bérinval, disait madame de Climeuil avec un sourire qui laissait entrevoir deux rangées de dents brillantes comme des perles, de nous

avoir procuré la connaissance d'un jeune homme aussi distingué que vous; vos poésies sont admirables, vos expressions ont un charme empreint de mélancolie qui émeut.

— Vous êtes indulgente, madame; ces éloges....

— Sont mérités, et je vous assure que j'ai trouvé dans le monde bien des personnes de mon opinion.

— Ah! madame, si j'avais eu l'honneur de vous voir et de vous entendre plus souvent, mes faibles productions, j'en suis sûr, seraient devenues bien meilleures. »

Il ne cherchait pas à faire un vain compliment; indépendam-

ment de tout autre sentiment, il y a dans l'aspect de la beauté un charme inspirateur qui se communique à l'âme et de l'âme aux écrits. Le ton pénétré et même un peu gauche qui avait accompagné ces paroles plut à l'aimable coquette. Un siège vacant était auprès d'elle, il s'y plaça encouragé par un sourire. La toilette de madame de Climeuil était d'une élégance recherchée : ses cheveux se repliaient sur sa tête tressés avec des perles; sa robe en draperie dessinait sa taille et livrait aux regards charmés un cou et des épaules d'une forme et d'une blancheur admirables. Les louanges

sortaient bien dangereuses d'une aussi jolie bouche. Bérinval ne s'attendait pas à voir son protégé accueilli avec tant de faveur ; il en fut jaloux et alla, pour cacher un déplaisir que sa contenance trahissait, se mêler à des groupes où l'on parlait politique, tandis que les dames, à-peu-près abandonnées, causaient entre elles et s'ennuyaient.

Madame Fervil parcourait en vain son salon, suppliant tout bas les jeunes poètes qui s'y promenaient, le chapeau à la main, toujours prêts à s'échapper, de vouloir bien lire quelques-unes de leurs productions; tous firent agréer des

excuses. Nos poètes à la mode se gardent bien de se prodiguer, ils ont une certaine coquetterie de bon ton qui les fait valoir; lire quelques vers est une faveur qu'ils accordent difficilement. En désespoir de cause, elle se rabattit sur Ernest qui causait encore avec madame de Climeuil. « Daignerez-vous, monsieur, lui dit-elle, nous réciter quelques beaux vers? Ces dames sont impatientes de vous entendre.

— Je vous prie de m'excuser, madame, mais je n'ai rien de prêt; je ne donne à la poésie que mes loisirs.

— Oh! cherchez bien, cher-

chez bien et vous trouverez dans votre mémoire de quoi nous enchanter.

— Croyez que je suis au désespoir de vous refuser, il me serait réellement impossible de vous réciter vingt vers de suite, ce n'est point ici un subterfuge, mais une vérité; je n'ai rien, absolument rien à vous offrir, madame.

— Je serai sans doute plus heureuse une autre fois, monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un air assez piqué.

— Cette pauvre madame Fervil, dit madame de Climeuil en posant son mouchoir sur ses lèvres pour cacher un sourire malin,

elle n'a séduit personne ce soir par ses gracieuses prières. Vous êtes un méchant d'avoir eu le courage de lui résister.

— Je vous assure bien, madame, qu'il n'était pas en mon pouvoir d'acquiescer à sa demande; la poésie et le droit s'accordent mal ensemble, je l'ai senti, et je ne me suis pas accordé le plaisir de terminer quelques ébauches incomplètes...

— Tout comme il vous plaira, monsieur, reprit-elle en minaudant, tout ce que vous dites n'empêche pas qu'il me faut une pièce de vers composée par vous, vendredi prochain; ma soirée n'irait

pas sans cela ; des vers interrompent la monotonie des conversations, surtout quand ils sortent d'une plume aussi habile que la vôtre. Allons, j'y compte, n'est-ce pas?

— Mais, madame, examinez que vous me donnez à peine deux jours. Comment puis-je remplir votre attente dans un si court intervalle, et justifier l'honneur que je reçois de vous ?

— Arrangez-vous, c'est votre affaire. Vous ne voulez pas me désobliger par un refus! Voilà une affaire terminée! à vendredi ». Elle alla brusquement s'asseoir à une table d'écarté; Bérinval, qu'un dépit

secret retenait près de là, fut plus prompt qu'Ernest et se plaça vis-à-vis d'elle. Les paris s'engagèrent. « Il manque vingt francs », dit madame de Climeuil en regardant Ernest. Il n'osa refuser, posa, sans hésiter, cette somme sur le tapis, perdit et s'éloigna aussitôt des tables de jeu.

Tout en pariant, plusieurs personnes questionnèrent Béninval sur son *jeune Malade*, drame-vaudeville en six tableaux, qui avait été représenté sans succès quelques mois auparavant. On annonçait pour le lendemain la reprise de cette pièce; le jeune auteur, charmé des espérances de

succès qu'on lui donnait, grâce aux corrections faites à l'ouvrage, offrit des loges qui furent acceptées. Le salon se dépeupla d'assez bonne heure; il ne resta plus bientôt que quelques joueurs, jaloux de réparer leurs pertes; Ernest chercha autour de lui Bérinval; il était parti sans le prévenir.

Le drame-vaudeville n'obtint qu'un médiocre succès le lendemain. Madame de Climeuil rayonnante de toilette, de fraîcheur et de vivacité, assistait à cette représentation; plus d'une fois la lorgnette qu'elle agitait entre ses doigts se dirigea vers l'orchestre où Ernest rencontrait le Granville

l'accueil flatteur qu'il avait reçu dans le monde. Sans espoir de bonheur, puisqu'il avait perdu Marie, de nouveaux desirs, de brillans projets remplissaient néanmoins son âme, et l'ambition d'être quelque chose par lui, d'obtenir une place, d'être utile à ses parens, de jouer un rôle s'y mêlaient déjà. D'autres sentimens agitaient madame de Climeuil; lasse des fadeurs convenues dont elle était l'objet dans la société, elle trouvait une étrangeté charmante aux complimens naïfs et à l'air un peu emprunté d'Ernest; sa manière de s'exprimer franche, vive et pleine de feu, avait pour elle un attrait

piquant auquel elle se livrait avec plaisir; en un mot, Ernest l'occupait. Elle s'attendait bien qu'il viendrait la saluer dans sa loge, mais notre jeune étudiant n'en était pas là; et elle monta d'assez mauvaise humeur dans sa voiture, où elle critiqua vivement la pièce de Bérinval.

Desireux de plaire à madame de Climeuil, Ernest passa la nuit à terminer une pièce de vers, dans laquelle il dépeignit les illusions de la jeunesse et les douleurs que leur perte cause à l'âme désabusée. A défaut d'idées neuves il y régnait un ton chaleureux et touchant qui attestait que ces vers

étaient sortis du cœur et non de la tête du poète; le sévère Granvilé en fut satisfait lui-même, et plus d'une fois dans le jour le jeune auteur s'exerça à la réciter, sans rendre à son gré ses propres inspirations; la présence d'une assemblée devait lui être plus favorable.

L'hôtel de Climeuil était somptueux et élégant; son architecture moderne, la beauté des ameublemens, la livrée, le ton des domestiques annonçaient l'opulence.

Quand Ernest fut introduit dans ces riches salons où se déployait tout le luxe de notre industrie, il demeura un instant ébloui de tant

d'éclat ; enfin remarquant qu'il était observé, il s'avança vers madame de Climeuil et la salua d'un air embarrassé dont elle ne lui sut pas mauvais gré : c'est quelquefois la déclaration la plus flatteuse qu'un jeune homme puisse faire à une jolie femme.

Après quelques paroles échangées avec la dédaigneuse madame Fervil, Ernest se dirigea vers Bérinval, qui lui rendit froidement son salut et lui tourna le dos : étonné, mais trop fier pour se plaindre d'un accueil si peu mérité, il se rapprocha involontairement de la cheminée comme un homme qui ne sait trop quelle con-

tenance tendre et joua d'un air distrait avec un écran.

La réunion était brillante et la conversation animée dans toutes les parties de la salle, quand madame de Clémenil s'avança vers Ernest et lui dit avec grâce : « Eh bien ! sommes-nous prêts ? — Je suis à vos ordres, répondit-il.

— Êtes-vous content de ce que vous allez nous lire ? reprit-elle avec une inquiétude déguisée sous un air d'enjouement.

— J'en étais assez satisfait avant de venir, mais maintenant tout mon courage s'en va. Je mets ici votre indulgence à l'épreuve.

— Vous n'en avez pas besoin,

j'en suis certaine ». Alors, sur un signe de sa maîtresse, un domestique approcha un guéridon et y déposa un plateau chargé d'un verre et de plusieurs carafons en cristal contenant de l'eau sucrée et du vin de Madère. Le cœur battit à Ernest, quand madame de Climeuil, après avoir obtenu du silence, se plaça près de lui comme pour l'encourager. Il commença en tremblant, mais peu-à-peu s'identifiant avec les émotions qu'il retraçait, il les exprima avec une chaleur vraie, qui se communiqua à l'assemblée; il songeait à Marie, à tout ce qu'il avait perdu, et des pleurs même humectèrent ses

yeux, quand il murmura d'une voix sourde et désespérée que ses espérances étaient déçues, qu'il ne croyait plus au bonheur. On prit alors pour un effet puissant de l'art ce qui n'était que le cri de la vérité, et des applaudissemens presque unanimes retentirent quand il se leva. Plusieurs auteurs parlaient entre eux à voix basse de lieu commun, d'idées rebattues, mais les femmes s'écriaient que c'était charmant, pathétique; l'émotion avait prononcé, le succès était incontestable; ni Bérinval ni M. et madame Fervil ne se mêlèrent aux personnes qui assiégeaient Ernest de complimens.

Les lectures qui suivirent ne furent pas aussi heureuses; Bérinval surtout, qui occupa un instant le fauteuil, n'y obtint guère que les bravos obligés des maîtres de la maison. Le jeu commença, et un piano ayant préludé dans la salle voisine, des contredanses s'y formèrent.

Bien moins embarrassé depuis le succès qu'avaient obtenu ses vers, Ernest s'était établi dans un fauteuil, quand madame de Climeoil vint s'asseoir auprès de lui, tout en causant avec son époux, qui se retira discrètement. « Ah! je ne vous savais pas si près de moi, dit-elle à Ernest en jouant la

surprise; eh bien! monsieur, votre succès a été complet, vous nous avez tous attendris; j'en étais sûre d'avance, vos vers sont si touchans! je ne serais pas fâchée d'en avoir une copie.

— Elle est à votre disposition, madame.

— Apportez-la-moi demain à cinq heures.... Comment avez-vous trouvé le vaudeville d'hier?

— Celui de M. Béninval.

— Oui, et j'aime la franchise, entendez-vous?

— Mais il m'a paru intéressant.

— Ah! vous avez trop de goût pour penser ce que vous dites. Est-ce que vous adoptez ce ridi-

cule système de développer la vie d'un personnage dans des tableaux successifs et sans liaison ? Est-ce que vous aimez, dans le vaudeville de M. Bérinval, ce farceur d'amant qui se meurt d'amour pendant toute la pièce et de phthisie au dénoûment.

— J'avoue que mes opinions littéraires répugnent comme les vôtres au système dans lequel cet ouvrage a été conçu.

— A la bonne heure ». Bérinval, que la jalousie avait attiré derrière leurs fauteuils, ne perdit pas un seul mot de cet entretien et s'éloigna la rage dans le cœur.

« La grâcieuse madame Fervil,

continua madame de Climeuil, vous a-t-elle honoré d'un sourire? Non! Comment en effet vous pardonner de m'avoir donné la préférence sur elle? En revanche M. le baron de B*** et madame la marquise d'Alivron ne vous ont point épargné les complimens. Je devine pourquoi, dit-elle en baissant la voix; ce sont les soutiens de l'ultramontanisme... Ah! mon Dieu! quel mot..! les racoleurs des jésuites; ils flattent les jeunes gens dans lesquels ils découvrent des talens remarquables pour les attirer dans leur parti par l'appât des rubans et des pensions.»

Le piano préludait de nouveau; Bérinval, pour rompre sans doute

une conversation qui le tourmentait, s'approcha et pria madame de Climenil de vouloir bien danser la contredanse avec lui. « Je suis bien fâchée de vous refuser, monsieur, répondit-elle, j'ai promis à M. Elvin. » Ernest se leva et lui présenta la main avec empressement. « Je viens de commettre une inconséquence, dit-elle comme il la conduisait, mais j'ai quelque raison de ne point danser avec M. Bérinval. Il est très prévenu en sa faveur, ce jeune homme.

— Ne dois-je qu'à ces raisons, madame, dit timidement Ernest, le bonheur d'être votre cavalier?

— Non, reprit-elle avec un rire

léger, je desirais aussi voir comment danse un misanthrope. Pas mal », ajoutait-elle en déployant elle-même, par des pas négligés en apparence, les grâces voluptueuses de sa taille.

La chaleur des discours d'Ernest, inusitée dans les salons, où tout doit prendre une teinte uniforme, charmait madame de Climeuil; mais elle avait, grâce à l'aimable pétulance de son caractère et à son tact exquis, le talent de cacher l'impression qu'elle en recevait. Après un trait, moitié sentimental, moitié gai, elle se levait, courait à une table d'écarté, ou s'asseyait au piano, et tout en plaisantant

exécutait des contredanses, ce qui lui permettait d'étaler des mains petites, mignonnes et légères qui voltigeaient sur le clavier et trahissaient un beau talent. Quand elle vit Ernest se préparer à sortir: « N'oubliez pas mes vers, dit-elle en passant près de lui, à demain ». Il tourna la tête, elle était déjà en conversation avec une jeune dame.

Comment résister aux desirs d'une femme jeune et jolie qui vous demande des vers qu'elle a applaudis? Aussi, à cinq heures précises, Ernest était-il à l'hôtel de Climeuil. « Madame est-elle visible? dit-il à un valet de chambre. — A qui ai-je l'honneur de parler, mon-

sieur, s'il vous plaît? — A monsieur Ernest Elvin ». Il salua et annonça.

« Vous m'apportez mes vers, dit-elle après qu'ils furent assis; je vous en remercie infiniment; ils sont touchans, naturels, et annoncent une âme sensible. Vous avez dû être content de l'effet que vous avez produit hier... Vous étudiez en droit, monsieur Elvin?

— Il est vrai, madame.

— Ainsi vous vous destinez au barreau?

— Oui, mais non pas exclusivement.

— Je comprends; le barreau est une fort belle carrière, mais elle

est encombrée ; d'ailleurs vous pouvez assurément prétendre à mieux... Permettez-moi de vous adresser une question.

— Vous le permettre, madame! je suis trop flatté de l'intérêt que vous daignez prendre à moi....

— Dites-moi, si l'on vous offrait chez des personnes qui s'intéressent à vous, chez des amis, une place honorable, l'accepteriez-vous?

— S'il n'en coûtait rien à mon honneur ni à ma conscience, j'accepterais, madame.

— Eh bien! j'en ai une à-peu-près sûre à vous offrir, et dans une maison où j'ose espérer que

vous ne vous déplairez pas.

— Où donc, s'il vous plaît, madame?

— Quoi! vous ne devinez pas... Ici!

— Ici, s'écria Ernest transporté, ici!

— Ah! je suis enchantée, monsieur, reprit-elle en baissant les yeux, que la proposition vous soit agréable. Voici le fait. M. de Chrmeuil a pour secrétaire un jeune homme qui va ête nommé très incessamment à une sous-division dans les bureaux du ministère de l'intérieur; il veut le remplacer et j'ai jeté les yeux sur vous.

—Sur moi, madame! Vous me

comblez de joie. Mon père et ma mère vous béniront, et moi je n'oublierai jamais que vous avez deviné mes espérances ». Et dans l'effusion de la reconnaissance, il saisit sa main et la baisa. Cette action fut vive et rapide comme tous les mouvemens de son âme, et un tendre intérêt vint animer le regard si séduisant de madame de Climeuil.

La porte s'ouvrit un instant après : « Madame est servie », dit un domestique. Ernest se leva. « Vous dînez avec nous, monsieur Elvin, dit-elle, votre couvert sera maintenant toujours mis à notre table; vous le voyez, je m'empare de

vous ». Elle lui tendit la main et ils passèrent dans la salle à manger. Pendant le dîner la présence des domestiques gêna la conversation ; mais le regard d'Ernest parlait, il n'était que reconnaissant... Qu'importe ! auprès d'une jolie femme il est si difficile que la reconnaissance n'ait pas un air de ressemblance avec l'amour. Lorsqu'on fut rentré au salon et qu'on eut pris le café, M. de Climeuil confirma ce qu'avait dit son épouse; il ne pensait, il n'agissait, il ne voulait que d'après son bon plaisir; il offrit donc à Ernest un appartement à l'hôtel, la table, trois mille francs d'appointemens

et le titre de secrétaire; mais il fallait attendre que son prédécesseur, encore en fonctions, eût été installé dans la place de sous-chef qui allait être créée pour lui avant un mois; M. de Climeuil tenait à ne point mécontenter ce jeune homme, protégé de très haut.

Madame de Climeuil lui répéta plusieurs fois qu'il pouvait compter sur cette place, que c'était une chose arrêtée; seulement elle lui en demanda le secret jusqu'à nouvel ordre. Ernest, pénétré, obtint néanmoins la permission d'en informer ses parens.

Il pleuvait; le vent agitait les

persiennes, l'eau ruisselait sur les vitres : « Vous ne sortirez pas à pied, dit-elle à Ernest qui s'était levé dans la crainte de se rendre importun, ma voiture vous conduira ». Elle fit atteler. Au bruit inaccoutumé d'un équipage s'arrêtant devant la porte de l'hôtel garni, le portier tira le cordon et s'avança, malgré la pluie, un chandelier à la main ; et quand il vit un chasseur ouvrir la portière et abaisser le marche-pied de la voiture sous les pas d'Ernest, il salua le jeune homme profondément et lui éclaira jusqu'au haut de l'escalier.

On devinera sans peine la joie

que cette nouvelle répandit dans la famille Elvin ; le perruquier Mirvel la sema dans toute la ville, il était triomphant : « Eh ! ce n'est là qu'un commencement, criait-il, notre jeune poète ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Secrétaire d'un conseiller d'état ! qui sait si nous ne le verrons pas revenir un jour dans un riche équipage et conseiller lui-même ! » L'épicier partageait ce délire. Louis et Suzette furent enchantés de cet évènement. Plinse en éprouva un secret déplaisir, Marie en bénit le ciel, et l'on vit enfin briller un rayon de joie sur son visage morne et altéré par les ennuis.

## CHAPITRE XXX.

. . . . . . . . . . . Je me confie à toi,
Dieu des infortunés, dont la puissance auguste,
A l'épreuve des maux livre le cœur du juste,
Et place, en partageant ses dons mystérieux,
Ici-bas l'espérance, et le bonheur aux cieux.

(SOUMET, *Jeanne-d'Arc*, acte Ier.)

L'AMOUR-PROPRE blessé ne pardonne jamais, c'est peut-être pour cela qu'on l'a nommé le plus sot des amours. Celui de Bérinval avait

reçu une atteinte cruelle; il n'y avait point d'étoffe pour les grandes choses dans cette âme petite et frivole. Il n'avait pu voir sans en être jaloux les succès d'Ernest dans le monde, et surtout auprès de madame de Climeuil: mais incapable de chercher en secret à lui nuire, il aima mieux rompre ouvertement avec lui.

« J'étais loin de m'attendre, monsieur, lui écrivait-il, qu'en vous ouvrant l'entrée de deux maisons si recommandables, j'allais être sitôt payé d'ingratitude. J'ai entendu, sans le vouloir, une partie de votre conversation avec ma-

dame de Climenil, vendredi dernier; vous avez pris plaisir à déprécier mes talens, à critiquer mes ouvrages; une telle conduite m'a offensé. Je me suis trompé en comptant sur votre amitié, et comme vous n'avez plus la mienne, il est inutile que nous continuions à nous voir. »

Étonné d'une rupture aussi inattendue, et choqué en même temps du ton inconvenant qui régnait dans ce billet, Ernest répondit :

« Si vous aviez mieux écouté ma conversation avec madame de Climenil, monsieur, vous auriez

entendu ce que j'ai réellement dit de votre vaudeville; j'y trouvais de l'intérêt, mais je pensais, comme je le pense encore, qu'il n'est point composé dans un système dramatique que j'approuve. Ne vous l'ai-je pas répété à vous-même en plus d'une occasion? Je ne croyais pas qu'on pût imputer à crime une critique consciencieuse et décente. Quant à vos autres inculpations, je ne les comprends pas, et je dédaigne d'y répondre.»

Les deux jeunes gens se rencontrèrent le mardi suivant chez madame Fervil et se saluèrent sans se parler; l'accueil des maîtres de la maison ne fut guère plus bien-

veillant. Mais que lui importait? madame de Climeuil était là et lui souriait. Le desir de se montrer reconnaissant de ses soins, qui lui assuraient une position avantageuse dans le monde, l'approbation qu'il lisait dans ses regards, le pouvoir qu'exerce toujours une jolie femme, quand même on ne l'aime pas d'amour, mettaient en jeu toute la vivacité de son esprit; il ne pouvait plus aimer, son cœur était mort; il ne cherchait pas à briller dans la conversation, mais dégagé de craintes, enhardi par le succès, il exprimait sa façon de penser avec franchise, il ne copiait personne, il était lui-même.

« Nous ne vous avons vu, monsieur Elvin, ni dimanche, ni lundi, lui dit-elle dès qu'elle put lui parler seule; ce n'est pas bien à vous, car vous devez maintenant vous regarder comme de la maison. Le jeune homme auquel vous allez succéder est un petit fat assez insignifiant, il s'absente parfois; d'un jour à l'autre vous entrerez en fonctions; mais en attendant, monsieur de Climeuil pourrait avoir besoin de vous; ainsi venez à midi demain ». Le ton de bienveillance qui accompagna cette invitation y ajoutait encore un nouveau prix.

Le lendemain éclaira une de ces belles journées d'hiver qu'on voit

assez rarement à Paris et dont ses habitans s'empressent toujours de jouir; l'atmosphère était dégagée des vapeurs qui l'obscurcissent ordinairement, et le soleil réchauffait le sein de la terre déjà durci par les premières gelées; les Tuileries se remplissaient de promeneurs; des équipages parcouraient à grand bruit la rue de Rivoli et les Champs-Élysées; les portes-cochères des hôtels du faubourg Saint-Germain s'ouvraient devant les voitures armoriées qui en sortaient. En traversant la cour de l'hôtel, Ernest observa qu'on attelait à-la-fois un cabriolet et un élégant landau; il monta. Madame

de Climeuil était encore à sa toilette; le grave conseiller qui se rendait aux Tuileries lui adressa en passant quelques paroles affectueuses et lui annonça que dans trois semaines au plus tard il emploierait ses talens. Dès qu'il fut sorti, le jeune étudiant se sentit atteint de vertiges et respira des sels qu'il trouva sur la cheminée... il faut tout dire (1).

Les dépenses qu'entraîne la fréquentation du monde avaient pres-

(1) Cet ouvrage, à défaut d'autres qualités, aura du moins le mérite d'être vrai : ce ne sont point de vaines fictions, mais de tristes, de bien tristes réalités que je retrace ici, et plus d'un jeune lecteur s'y reconnaîtra peut-être en soupirant.

que absorbé ses faibles ressources pécuniaires ; il était réduit à vivre de peu et chez les restaurateurs du plus bas étage où la mauvaise qualité des viandes et du vin altérait sa santé. Depuis quelques jours il était indisposé, et le matin il s'était réveillé faible et très souffrant; mais une tasse de café, dont la violence n'avait pas été tempérée par un mélange de lait, lui avait donné, en agitant ses nerfs, des forces et une vivacité factices. Les sels qu'il respira le ranimèrent, et il les rejeta au bruit léger des pas de madame de Climeuil; elle était dans un négligé charmant où régnait un art qui ne se donne pas

et que madame Cottin nommait si ingénieusement la physionomie de la toilette : « Ce matin, en ouvrant mes fenêtres, lui dit-elle, j'ai cru au printemps, et la fantaisie de respirer l'air pur des champs m'a passé par la tête; je ne vous propose point une promenade au bois de Boulogne, il y aura trop de monde, et, je pense comme vous, la solitude a son prix quelquefois; dirigeons-nous du côté de Charonne et de Saint-Mandé, nous reviendrons par Vincennes. » Il accueillit cette proposition avec le plus vif empressement et descendit le grand escalier en lui donnant la main; l'équipage les em-

porta avec rapidité au bruit des *gares* réitérés du cocher.

La vanité d'Ernest était vivement chatouillée, il plaisait évidemment à madame de Climeuil, puisqu'elle bravait déjà les convenances pour lui; ses regards, ses gestes, ses agaceries si engageantes, cette promenade, tout lui disait : « Elle t'aime! » Les parfums légers qu'exhalaient les boucles de ses cheveux lui portaient à la tête; ses yeux étaient animés d'un feu d'irritation, d'un feu de fièvre; l'amour de madame de Climeuil y crut lire de l'amour.... La voiture, au détour d'une rue, heurta un autre équipage, elle poussa un cri

et se jeta sur Ernest qui la serra involontairement dans ses bras, puis rougit et lui demanda pardon de ce mouvement involontaire. Sa propre émotion lui découvrit alors le danger qu'il courait. Quoi! pensait-il, M. de Climeuil m'accueille comme un fils, m'assure un avenir, me comble de bienfaits, et je profiterais de l'intérêt que me porte son épouse pour empoisonner leur union, leur bonheur? Je n'aurais pas même l'excuse d'une passion passagère pour colorer mon crime à mes propres yeux, mon cœur flétri ne peut plus aimer, et je descendrais à ce qu'il y a de plus vil,

je feindrais de partager un amour criminel, je serais adultère par calcul, pour vivre! Non, non! Je préserverai cette femme charmante, mais légère, du goût fugitif sans doute, qu'elle a pris pour moi, et je ne devrai pas mon avancement à une infamie, dont l'idée seule me révolte. Ces idées roulaient dans son esprit, que madame de Climeuil croyait bien plus doucement occupé, lorsque dans un tilbury, qui venait devant eux, il aperçut, assise près d'un jeune homme, madame Hervé.... Il se pencha, sans réfléchir, pour la suivre de l'œil, quand elle passa à ses côtés.

« Vous connaissez cette jeune dame, monsieur? dit madame de Climeuil, à qui ce mouvement n'avait point échappé.

— Oui, madame, répondit-il en tirant de sa main un de ses gants d'un air embarrassé.

— Serais-je indiscrète en vous demandant ce qu'elle est?

— Indiscrète? vous? nullement....! pouvez-vous l'être....? C'est une jeune veuve... elle se nomme Hervé.... son mari était négociant; M. Bérinval m'a procuré sa connaissance, mais j'ai cessé entièrement de la voir ». Ces paroles, tout spécieuses qu'elles parussent, n'effacèrent pas l'im-

pression désagréable que madame de Climeuil avait déjà éprouvée.

Ils approchaient de la campagne ; en passant devant Ménil-Montant, Ernest rappela l'accident de Jean-Jacques qui y fut renversé par un chien danois sous la voiture de M. de Saint-Fargeau. Du récit de l'anecdote il passa à l'examen des principaux ouvrages du célèbre auteur, de ce génie éloquent, si profondément sensible, qui a laissé l'empreinte de son âme sur des pages immortelles ; écrivain qui, malgré ses fautes, ses paradoxes, veut être lu avec le cœur, et qui ne sera jamais compris des esprits froids et médiocres ; peintre

admirable de l'amour, philosophe passionné et de bonne foi, lors même qu'il se trompe, inégal, sublime et grand comme la nature qu'il dépeint de couleurs si vraies. Madame de Climeuil raillait finement Ernest de ses transports enthousiastes : « Ce n'est plus le ton d'admirer avec cet emportement ; on juge maintenant, on critique tout; rien n'étonne, la froideur et les idées positives sont à l'ordre du jour. Pour réussir auprès de nos hommes importans, il faut servir leurs intérêts directs et matériels, les phrases ne sont plus bonnes à rien, on n'y croit plus.

— Quoi! madame, vous ne pen-

sez pas que le bonheur de la vie soit dans l'élévation des pensées, dans l'exaltation de l'âme? N'est-ce pas de là que jaillit tout ce qui est grand et beau?

— Il s'agit bien de cela vraiment aujourd'hui: on songe à tirer parti des évènemens et des hommes qui sont en crédit, à briller, à s'enrichir.

— Les hommes portent-ils toujours ces idées-là dans le monde? N'y cherchent-ils donc jamais à s'apitoyer sur ceux qui souffrent? N'ont-ils point d'admiration à donner aux grandes choses, aux actions vertueuses, aux belles pensées? Ne s'aiment-ils donc pas en

frères tous chargés des mêmes maux et dotés des mêmes espérances? Sentir, aimer, voilà le charme de la vie, tout autre état me semblerait une mort anticipée, et je verrais un avilissement de mon être dans cette préoccupation continuelle d'un vil intérêt.

— Que vous ayez tort ou raison, s'écria madame de Climeuil, je ne sais pourquoi il faut toujours être de votre opinion ! »

Il tressaillit, et madame de Climeuil, sentant son étourderie, détourna la tête pour cacher sa confusion; il était tremblant à ses côtés, elle se méprit sur la nature de son trouble, et après quelques

instans d'un silence agité, elle donna au cocher l'ordre de retourner à Paris.

Rentrée à l'hôtel, elle s'informa si M. de Climeuil était de retour; on lui dit que non; elle s'attendait peut-être à cette réponse : « Que ferons-nous? dit-elle à Ernest en remontant l'escalier. Vous lisez bien, et j'ai une collection de nos meilleurs poètes; votre recueil y figure, passons dans mon cabinet. » Le joli petit appartement qu'elle décorait de ce nom était un boudoir orné avec un goût enchanteur; une harpe, un piano, une bibliothèque, étincelante de relîures, déguisaient peut-être la se-

crète destination de ce lieu, où le jour ne pénétrait qu'à travers un rideau de mousseline brodée et de gros de l'Inde. Ernest n'y entra qu'en frémissant, elle s'assit et l'invita à choisir un livre; il porta la main au hasard, car il ne distinguait rien. « Parny, lui dit-elle, Parny! Ah! du moins lisez un passage que je puisse entendre ». Ernest parcourut les élégies et s'arrêta à la suivante :

« Du tronc qui nourrit sa vigueur
La branche une fois détachée
Ne reprend jamais sa fraîcheur,
Et l'on arrose en vain la fleur,
Quand la racine est desséchée.
De mes jours le fil est usé;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse;
Je suis mort au plaisir et mort à la tendresse.
Hélas! j'ai trop aimé; dans mon cœur épuisé

Le sentiment ne peut renaître,
Non, non ; vous avez fui pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours !
O fraîcheur du plaisir ! ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même.
Mais le bonheur fut court et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie ;
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie,
Et la place qu'il occupait
Ne peut jamais être remplie. » (1)

En lisant ces vers qui s'appliquaient si bien à l'état de son âme, Ernest mit un accent que la vérité lui arrachait.

« Quoi ! serait-il vrai, s'écria-t-elle... ? Seriez-vous traversé dans vos affections ? L'amour vous aurait-il rendu malheureux ?

(1) Parny, liv. IV, élégie 14.

— Oui, madame, oui! j'ai aimé, j'aime encore et d'un amour sans espoir.

— Sans espoir! Vous, Ernest, doué d'une âme de feu! Quel est donc l'obstacle que vous trouvez à votre bonheur?

— Plaignez-moi : la femme que j'adore est mariée.

— Mariée! J'en conviens, je le sens; c'est un malheur. Que voulez-vous? Le sort n'en fait pas d'autres..... Mais cette femme en les plaignant ne pourrait-elle pas adoucir l'amertume de vos chagrins? Si elle partageait votre amour, si elle pleurait avec vous.

— Non, non ; elle me repousserait.

— Elle est donc bien sévère, bien méchante, cette femme-là ? reprit-elle avec un sourire. Oserais-je vous demander son nom, monsieur ?

— Son nom ! son nom... ! Vous le voulez... je le dois peut-être, dit-il les lèvres tremblantes et pâles d'émotion, eh bien ! elle se nomme Marie ! »

Elle le regarda d'un air courroucé ; l'indignation, le dédain, l'amour trompé défigurèrent un instant les traits charmans de son visage. Ernest profita de sa surprise pour lui raconter rapidement, mais avec feu,

ses malheurs; plus il avançait dans son récit, plus l'attendrissement faisait en elle place au dépit. « Ernest, lui dit-elle quand il eut cessé de parler, vous avez été méconnu, trahi, renaissez à l'espérance, la destinée cessera d'être injuste envers vous; je vous le promets, un bel avenir s'ouvrira bientôt devant vos pas; M. de Climeuil a beaucoup de crédit à la cour, il parviendra à des postes éminens; il apprécie vos talens, ne vous inquiétez plus de rien, il n'est point d'emplois où vous ne puissiez parvenir désormais, et l'on vous rendra tout ce que vous avez perdu. »

Épuisé par l'effort qu'il avait fait, Ernest ne répondait pas. Au bruit d'une voiture entrant dans la cour, elle se leva et passa dans sa chambre et de là dans une salle de réception; Ernest la suivit.

M. de Climeuil montait lentement l'escalier avec un de ses collègues en causant du budget et s'arrêtant de degré en degré pour lui prouver que l'économie était impossible cette année, qu'elle était toujours funeste aux gouvernemens assez mal avisés pour y avoir recours, et qu'une réduction sur le traitement des conseillers d'état entraînerait indubitablement la ruine de la France.

Ernest et madame de Climan eurent tout le temps de se remettre, et quand nos graves politiques entrèrent, cette femme si passionnée leur sourit avec tant de grâce et d'enjoûment, les plaisanta avec une gaîté si spirituelle, qu'il en demeura stupéfait.

Le commencement du dîner aurait été bien triste sans elle. Réveillé par les vives saillies de son imagination tour-à-tour tendre et folâtre, animé par les vins étrangers dont l'effet fut d'autant plus prompt sur lui qu'il avait coutume de ne boire que de l'eau rougie, Ernest s'échauffa, oublia ses chagrins, ses remords, et s'aban-

donna aux images riantes qu'il avait devant les yeux. Quel jeune homme y résisterait!

Par un de ces caprices auxquels on était accoutumé, madame de Climeuil qui devait, le soir même, assister à la lecture d'une tragédie, manifesta le desir d'aller à l'Opéra; son époux, toujours soumis, se courba sur son assiette en signe d'assentiment; alors elle demanda sa voiture et invita de si bonne grâce le collègue de M. de Climeuil à les y accompagner, qu'il fallut bien céder. Quant à Ernest, elle ne le pria pas, elle s'était emparée de lui.

L'obscurité était profonde; la

voiture roulait vers la rue Pelletier; les conseillers parlaient encore gravement de l'état de nos finances; la tête échauffée par le vin, agité violemment par la conversation du dîner, Ernest porta la main dans les ténèbres et y rencontra une autre main qui ne le repoussa pas...On arrive, on monte, on entre dans la loge; en l'examinant bien, le jeune homme reconnaît celle où madame Hervé l'enivra de ses charmes...! Il s'assied. Le souvenir de tous ses maux se réveille, Marie surtout, Marie assiège, tourmente sa pensée; son front s'obscurcit, il n'a point de regards pour le spectacle magique

déployé devant ses yeux, pour la femme séduisante qui, près d'oublier son rang, son devoir, la vertu, quête un mot affectueux de sa bouche.... Mais lui, absorbé en de pénibles images, il répond froidement; l'harmonie des danses et du chant, de puissantes séductions, des espérances brillantes, tout a disparu devant une douleur qui n'était qu'assoupie, devant un souvenir qui remplit son existence. Madame de Climeuil, après d'aimables agaceries, s'effraie et lui demande s'il est malade : « Nullement, madame, répond-il d'un air grave et distrait. » Alors elle se sent dédaignée, elle cache sa dou-

leur et sa honte, oppose le silence au silence, se lève avant la fin du spectacle, et veut aller dans la maison où elle est attendue. M. de Climeuil rit de ces brusques fantaisies, et, suivant son habitude, s'incline et cède. Au reste, que lui importait de parler du budget à l'Opéra, ou au bruit des vers monotones d'une tragédie moderne? Madame de Climeuil remonte légèrement en voiture, donne le bonsoir à Ernest et pousse la portière que le chasseur referme. L'équipage s'éloigne, Ernest le voit disparaître dans un brouillard épais.

Il descend la rue Pelletier, tra-

verse le boulevard; un vent glacial fait tourbillonner des flots de pluie et agite les réverbères dont la lumière est terne, affaiblie; des fiacres passent près de lui, les cochers lui demandent s'il veut monter, il porte la main à sa bourse, et sortant de son ivresse d'ambition et d'espoir, il songe qu'il ne doit pas épuiser le peu d'argent qui lui reste, il lui faut du pain pour quelques jours; il doit s'interdire toute autre dépense s'il veut en avoir; l'époque de son installation à l'hôtel de Climeuil approche, mais elle n'est pas encore fixée; il marche, il frissonne, il a froid; il se rappelle alors sa préoccupation à l'Opéra, cette ser-

tie si soudaine; il s'applaudit de ses efforts, mais il craint d'avoir déplu. Il arrive enfin, monte chez lui, se couche et ne peut dormir; sa tête est pesante, son pouls agité, sa bouche sèche, il éprouve des nausées, il est seul!!

Le jour paraît enfin, la nuit a été bien longue..! Il entend des pas; on entre chez lui, c'est Granvilé, c'est un ami! Quand on souffre, comme on sent mieux la présence d'un ami! Granvilé sourit et lui annonce qu'il vient de remporter au concours la place d'interne à l'hôpital Saint-Antoine, puis il remarque un bassin sur la table de nuit, les traits altérés, la

voix défaillante d'Ernest, il l'examine, il l'interroge.

« Vous avez, mon ami, une fièvre bien forte, lui dit-il, et si vous n'y prenez garde, vous êtes menacé d'une gastro-entérite. Quel malheur que les devoirs de ma place me condamnent à résider à Saint-Antoine, et cet hôpital est si loin d'ici...! Il vous faut un médecin et de prompts secours.

—Un médecin! dit Ernest, hélas! mon ami, je n'ai pas de quoi payer ses visites.

—Juste ciel! et dans le moment où je n'ai pas d'argent moi-même, où j'attends ma pension annuelle, qui, vous le savez, suffit à mes

besoins, mais c'est tout... Tenez, Ernest, vous êtes plus malade que vous ne pensez l'être, une nourriture insuffisante et malsaine, les inquiétudes, les veilles, les fatigues du monde.... une maladie grave va se déclarer, si je ne l'arrête promptement. Aurez-vous le courage de braver un préjugé?

— Lequel! Expliquez-vous.

— Je connais votre tempérament, ce sont des soins assidus et non des remèdes, qu'il vous faut; je réponds de vous guérir en dix jours. Allons! mon ami, le cas est urgent, il ne vous laisse pas la liberté du choix, prenez une voiture de place, venez à Saint-Antoine.

—Dans un hôpital ouvert à l'indigence!

—Mon ami, ce ne sont là que des mots! Nous sommes brouillés avec Bérinval; je n'ai point d'argent à vous offrir; si vous vous obstinez à demeurer ici, il vous faudra un médecin et une garde malade; vous avez besoin de sirops onctueux, de potions rafraîchissantes, de remèdes prompts, et quand votre maladie cédera, de potages, de mets légers, vous ne pouvez vous procurer rien de cela sans argent, vous n'avez de crédit ouvert nulle part; des soins mercenaires ne valent jamais ceux d'un ami, et quand même il ne serait

possible de venir ici tous les jours, cela ne suffirait pas. Vous verrai-je périr faute de soins? Bravez le préjugé! Serez-vous connu à Saint-Antoine? Ira-t-on vous chercher aux extrémités de Paris? Ce sera un secret entre vous et moi. D'ailleurs je connais des étudians qui n'ont point rougi d'aller frapper à ces hospices où les soins sont prodigués avec tant de zèle.

— O ma mère, si tu le savais! murmura l'infortuné.

— Elle en serait affligée, et pourtant c'est en son nom que je vous invite à céder à mes conseils; ils vous répugnent, je le sens: mais je vous le répète, c'est la nécessité qui parle.

— Et la place que j'ai l'espoir d'obtenir ?

— Vous l'obtiendrez, mon ami, vous l'obtiendrez! Voulez-vous donc avouer la détresse où vous êtes? C'est le moyen de la perdre; je connais les hommes, vous n'obtiendrez d'eux qu'une pitié stérile, au lieu qu'à Saint-Antoine vous échappez à tous les yeux, je vous guéris et vous reparaissez.

—J'aime mieux mourir, s'écria-t-il, j'aime mieux..... » Il n'acheva pas, il fut saisi d'un vomissement soudain; l'effroi s'empara de lui. « Je tiens peu à la vie, reprit-il en secouant la tête, mais mourir sans les revoir!

— Vous reverrez vos bons parens si vous consentez à me suivre; mes malades réclament ma présence; habillez-vous, enveloppez-vous de votre carrick; la voiture ira au pas, j'espère que les vomissemens ne se renouvelleront plus, je vous saignerai en arrivant, et je ne quitterai pas votre chevet que je ne sois complètement rassuré sur vos jours. Si j'avais un frère dans la situation où vous êtes, je ne lui donnerais pas d'autres conseils.

— Il le faut donc, dit-il en secouant tristement la tête. Vous me promettez au moins que dans quinze jours je pourrai sortir!

— J'en ai le plus ferme espoir.

— Allons! dit-il en se soulevant, aidez-moi un peu ». Il s'habilla et écrivit à madame de Climeuil un billet, par lequel il la prévenait qu'il ne pouvait assister à sa soirée de vendredi, et qu'une affaire l'éloignait de Paris pour quinze jours. Il la suppliait aussi en termes pressans de lui conserver sa bienveillance et son amitié. Granvilé descendait pour faire approcher une voiture, Ernest le pria de jeter sa lettre à la poste. Peu d'instans après ils s'avançaient lentement vers l'hôpital Saint-Antoine.

# CHAPITRE XXXI

> Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas.
>
> (Chateaubriand, *René*.)

Dans une des salles de l'hôpital Saint-Antoine, Ernest, sur son séant, étend son bras nu ; devant lui un infirmier tient un vase,

Granvilé s'approche une lancette à la main et enfonce dans la veine la pointe de l'acier ; le sang coule ; bientôt une bande recouvre la plaie légère, et, plus calme, le jeune malade promène autour de lui des regards attristés.

Hélas ! il a fallu remplir toutes les formalités nécessaires pour être admis dans l'hôpital ; son nom figure sur un registre ; ses effets sont déposés dans le vestiaire à côté des haillons de l'indigence ; il a revêtu les tristes insignes du lieu, la chemise, le bonnet de toile ; auprès du lit est sa capote grise et la pancarte où l'on inscrit les noms, prénoms, âge et profession des

malades et l'histoire de la maladie, dont le récit est parfois interrompu par la mort, tandis que les restes de l'infortuné, s'ils ne sont point réclamés par sa famille, vont dans un amphithéâtre instruire sous le scalpel de jeunes et studieux élèves qui plaisantent en découpant les chairs du cadavre.

Le sombre décembre régnait, ses journées courtes et lugubres s'écoulaient rapidement... pour ceux qui ne souffraient pas. La nuit hâtée par un brouillard tombe dans les salles de l'hospice, les reverbères s'allument, on n'entend que les pas des infirmiers et des sœurs, et par intervalles les gé-

missemens d'un malade qui lutte avec la douleur. Cette longue file de lits blancs, ces lueurs pâles et blafardes, cet ordre symétrique, ce silence, ces plaintes étouffées occupent tristement Ernest; sa fièvre a redoublé, Granvilé étudie avec soin tous les symptômes du mal qu'il cherche à détruire, il ne s'absente que pour ses repas et sa visite accoutumée aux lits des malades.

En retournant à sa place, il trouva Ernest tout en pleurs. « Souffrez-vous davantage? lui dit-il.

— Ce n'est ni la douleur physique ni la crainte de la mort qui m'arrachent ces larmes; je me retrace les chagrins de mon père.... de

Marie... Marie...! peut-être un jour...! et mourir!

—Bannissez de telles pensées, mon cher Ernest, elles augmentent votre fièvre.

—Eh! le puis-je? Ne voyez-vous pas que j'en nourrirai ma douleur jusqu'à la mort!

—Allons! cette exaltation est dangereuse dans l'état où vous êtes, je vous défends de parler, entendez-vous?»

Il prit un livre et ferma les rideaux qu'il entr'ouvrait de temps en temps pour voir si son ami dormait: mais il était de plus en plus oppressé. L'inquiétude retint le jeune médecin au chevet d'Er-

nest, et le jour naissant le trouva occupé à lui présenter encore des breuvages salutaires.

A la visite du matin, le médecin en chef l'examina avec attention, approuva le traitement commencé et s'éloigna en fronçant le sourcil : « La nuit sera décisive, monsieur, dit-il à Granvilé qui l'accompagnait avec anxiété, la maladie a marché avec une rapidité alarmante, vous connaissez le tempérament de ce jeune homme, agissez énergiquement et suivant les accidens du mal ». Après la visite, l'interne revint prendre sa place.

En effet, aux approches du soir, la fièvre devint plus violente, une

inflammation presque générale se manifesta, et des instans de délire annoncèrent l'affaiblissement des organes : « Granvile, s'écriait Ernest en s'agitant, arrête donc le sang qui coule de ma poitrine, tout le lit en est inondé ; il n'y en aura bientôt plus assez pour faire battre mon cœur... » Et il s'essuyait le sein avec son drap grossier.

« Il n'y a pas une goutte de sang sur votre poitrine, mon ami ; tenez-vous tranquille, recouchez-vous.

— Ah ! en voilà un qui ne souffre plus, reprit-il en montrant du doigt une civière recouverte que portaient deux infirmiers ! Et moi,

ne viendront-ils pas me chercher bientôt?

— Vous m'aviez promis d'être plus raisonnable.

— Ma mère, ma pauvre mère, reprit-il en se jetant sur son oreiller! si tu savais...! Marie, ton père nous a unis, tu te rappelles... C'était un triste jour, *dies iræ, dies illa*...! Qui m'a dit ces paroles....? Au feu! au feu! Arrêtez! il brûle les lettres, les lettres qui convainquaient Flinse d'imposture et d'infamie....! Marie...! J'ai payé l'huissier, j'ai rempli le devoir d'un bon fils... mais j'aurai une place, madame de Climeville me l'a promis. Ne croyait-elle pas que je l'aime-

rais? Il eût été odieux et vil de la tromper; elle m'en estimera davantage... Ce qui m'inquiète, c'est mon sang qui coule toujours sur ma poitrine... Je mourrai ici, loin de ma famille... Plinse... s'il succombe... elle lui fermera les yeux...! Moi... l'hôpital!

— Ernest, ne vous découvrez pas... je vous en conjure, dit Granvilé en le replaçant dans son lit, vous êtes en moiteur.

— Tiens! voilà M. Bouvart, entouré de son grand linceul, les plis traînent à terre, ses yeux sont vides, ses mains desséchées.. Horrible spectacle......! Vous aviez raison, je le reconnais

trop tard.....! Oh! ces cloches, comme elles sonnent...! Qui vont-ils donc enterrer? Marie! Marie! Plinse...! — il la tue......! Ah! mon Dieu! ah! ah! Marie! » Il s'agita long-temps en murmurant des paroles incohérentes. Granvilé suivait tous ses mouvemens avec désespoir; il observa que ses joues étaient enflammées, ses yeux injectés de sang, les veines de son cou gonflées; il craignit une congestion cérébrale: mais la force du mal ayant assoupi Ernest, il se dirigea vers la pharmacie.

« Joseph! dors-tu? dit une voix.

— Non! on nous a donné un mauvais voisin.

— C'est un privilégié; l'interne ne quitte pas son lit.

— Il bat la campagne, il m'a empêché de fermer l'œil. Coquin de sort! Il me suit jusqu'à l'hôpital.

— Tiens, l'entends-tu? il appelle encore Marie.

— C'est-il sa femme? il a bien de la complaisance, celui-là ». Ils se mirent à rire.

« Il a le transport, le pauvre diable...! Allons! il est écrit que je ne dormirai pas ce soir! heureusement il ne passera peut-être pas la nuit ». Ils se turent, car ils entendirent l'interne revenir avec un pharmacien et l'infirmier de garde.

« Je pense, leur disait-il d'un air

soucieux, que la crise est à son déclin et qu'une saignée locale produira d'heureux effets; François, préparez-nous des linges ». Ils vaquaient à ces soins; Ernest revint à lui, et regardant son ami avec attendrissement : « Je crains bien, mon cher Granvilé, que vos efforts ne soient inutiles; je sens que ma poitrine est en feu, le mal me déchire les entrailles; je m'affaiblis... Si je meurs, ne souffrez pas qu'on me porte à l'amphithéâtre et que l'on ouvre mon corps...

— Que dites-vous, Ernest? Silence! nous vous sauverons, mon ami.

— Tant mieux : mais si je succombe, promettez-moi de couper

plusieurs boucles de mes cheveux, envoyez-les à Marie et à ma mère... faites-moi donner la sépulture des pauvres; une croix de pierre et pas même mon nom..... Qu'importe ?

— Eh bien! je vous le promets... mais je vous sauverai, j'en ai l'assurance maintenant; buvez cette potion et tenez-vous l'esprit en repos. L'infortuné retomba bientôt en de nouvelles agitations, et brisé par la souffrance, ne retrouva que sur le matin quelques instans de sommeil.

Le médecin en chef eut à féliciter son jeune et habile suppléant de l'état du malade, car la fièvre avait déjà perdu de son intensité,

le pouls était moins fréquent, la respiration plus libre, l'inflammation diminuée.

« Je lui dois la vie, monsieur, lui dit-il, n'est-ce pas?

— Eh! mais à-peu-près, reprit le médecin, mais point d'émotions, taisez-vous ». Il obéit, mais il tourna un œil humide vers Granvilé; et il est des regards qui parlent plus que des paroles. Le docteur ordonna quelques remèdes et des alimens légers, car une nourriture insuffisante et peu saine avait causé cette maladie. Grâce au soin du jeune interne, le mieux se manifesta et se soutint.

Dix jours après, Ernest conva-

lescent se promenait dans un jardin appartenant à l'administrateur de l'hôpital ; l'intervention de son ami lui avait obtenu cette faveur : « Je quitterai bientôt ces tristes lieux, se disait-il ; j'irai voir madame de Climeuil, elle m'a témoigné un vif intérêt ; le temps de mon admission à la place qu'elle m'a promise auprès de son mari n'est peut-être plus éloigné... Si elle avait envoyé savoir de mes nouvelles ! Que pensera-t-elle de mon absence ? L'attribuera-t-elle à la froideur ? Oh ! non ; mes regards ont rendu hommage à sa beauté, mais déshonorer l'homme qui me recevait avec confiance eût été un crime... Si le

ciel m'ouvre un avenir plus heureux, comme je reverserai sur mes parens la plus grande partie du bien-être qu'il m'aura accordé. Me sera-t-il permis, en passant sur cette terre, d'y prendre ma part de bonheur...! Hélas! il sera bien imparfait maintenant... Je ne vis plus que pour mes vieux parens... Le temps et la raison calmeront peut-être la vivacité de mes regrets. Il faut être homme, et j'ai sans doute un rôle à jouer dans cette tragi-comédie du monde. Pourquoi pas? Qui l'empêcherait? Que la scène me soit ouverte, c'est tout ce que je demande, le reste me regarde. Si le personnage d'un

honnête homme parvenu est rare, il n'est pas impossible. Essayons. Que dis-je? La lutte est commencée, et je n'ai pas renoncé à la victoire. Dès mon entrée dans le monde, j'ai été accueilli avec une bienveillance marquée; ce ne sera pas l'incident d'une maladie qui refroidirait soudainement cet intérêt ». Il marchait en rêvant, le front incliné vers la terre, et n'apercevait pas un groupe de personnes qui s'avançaient à l'autre extrémité de l'allée.

« Quel est donc, dit l'une d'elles, ce jeune malade qui se promène? Qui lui en a donné la permission?

— Monsieur l'inspecteur, c'est

moi; ce jeune homme est un étudiant en droit, un ami de monsieur l'interne.

— Toute exception est dangereuse à l'ordre de cet établissement, ne l'oubliez jamais, messieurs; nous sommes ici dans la maison du pauvre... »

A ces mots Ernest leva la tête et vit à deux pas de lui M. Fervil, qui venait d'être nommé inspecteur général des hospices de Paris. « Vous ici, monsieur Elvin, s'écria-t-il!

— Oui, monsieur, répondit simplement le jeune homme revenu de sa surprise, vous l'avez dit, nous sommes ici dans la maison

du pauvre. J'ai été malade ; un de mes amis m'a offert ses secours, j'ai accepté. Croyez-vous que mon peu de fortune ternisse aux yeux du monde ce qu'il a pu reconnaître en moi de qualités et de talens? Ah! quand les actions prouvent jusqu'à l'évidence que ce n'est point l'inconduite qui a réduit là, un séjour passager dans ce lieu de douleur n'est qu'un titre de plus à l'intérêt des hommes.

— Vous avez bien raison, mon cher monsieur, dit M. Fervil avec un sourire insignifiant, ce n'est pas moi qui désavouerai ce que vous dites si bien. Vous connaissez mes idées philanthropiques... Le

ministre, qui me rend aussi justice, m'a donné l'inspection générale des hospices de Paris; aucun emploi ne pouvait être plus en harmonie avec les goûts de mon âme naturellement portée à la bienfaisance... Si vous avez besoin de quelques secours, comptez sur moi; je vous recommande aux soins particuliers de messieurs les administrateurs ». Il lui adressa un salut protecteur, et s'éloigna suivi de son cortège.

A vingt-quatre ans on peut être dupe encore du ton à demi bienveillant qui accompagnait ces mots; on ne connaît guère ce monde, où l'on ose applaudir à

cette maxime : *la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.* Ernest, tout préoccupé de cette apparition, se demandait si elle pouvait lui être nuisible, si madame de Climeuil, apprenant son séjour à l'hôpital, lui retirerait son aimable protection; l'amour-propre lui répondait non, car il se flattait d'avoir plu. Il rentrait avec ces idées consolantes, quand il fut accosté par Granvilé.

« Eh bien! vous connaissez donc notre nouvel inspecteur? Il paraît être homme de sens et d'esprit; je lui ai parlé de vous, Ernest, et cette rencontre ne vous sera nul-

lement défavorable. Nous étions assez loin de nous attendre à sa visite : « Vous êtes donc ami de M. Elvin, m'a-t-il dit d'un air gracieux, j'estime beaucoup ce jeune homme et je vous suis obligé de ce que vous avez fait pour lui ». J'étais allé, mon cher ami, chercher vos lettres, mais je me suis heureusement trouvé à mon poste ». Il lui remet en même temps deux lettres timbrées de La Rochelle; il en est une dont il ne reconnaît pas l'écriture; l'autre est de Louis, il l'ouvre.

Son cousin le félicitait de l'emploi honorable qu'il allait obtenir chez M. de Climeuil, et lui recom-

mandait de ne pas entièrement oublier le droit. Il lui mandait aussi que Plince était rétabli, et qu'il entrait en possession de tous les biens légués par madame Gormondé.

« Quoi ! s'écria Ernest avec amertume, ce fourbe s'enrichit de la dépouille d'une pauvre famille; elle languit dans la misère, et lui, il brille dans le monde; on a pour lui les égards qu'on ne devait qu'au talent et à la vertu ! L'or a-t-il donc le pouvoir de tout purifier? Est-ce un talisman qui fascine tous les yeux? Et quand on l'a acquis, fait-il oublier les moyens employés pour l'acquérir? Ah! s'il en

était ainsi, je préférerais la pauvreté et je tiendrais à honneur tous les mépris du monde.

— Obtenez par vos talens une indépendance honorable et amusez-vous des scènes viles et grotesques que jouent les hommes.

— Cette écriture est bien peu assurée, dit-il en examinant l'adresse de l'autre lettre, les caractères ont été tracés d'une main tremblante. Mais ne me trompé-je pas...? Oui, c'est celle de Marie. Il ouvre la lettre et s'écrie: « Un billet de banque de cinq cents francs, et point de signature! »

. . . . . . . . . . . .

« Ne cherchez pas, monsieur, à

découvrir qui vous envoie cette faible somme. Qu'il vous suffise de savoir que c'est une dette de l'amitié. Surtout ne refusez pas de la recevoir; ce serait blesser un cœur qui s'intéresse à vous, et vous en êtes incapable. Point de remercîmens ! n'écrivez pas à la personne que vous soupçonnerez peut-être de cet envoi, elle vous en conjure, elle exige votre silence comme une preuve de votre attachement ; soyez sûr qu'elle en sentira toute la délicatesse. Ce sacrifice est digne de vous. Puissent les brillans auspices sous lesquels vous entrez dans le monde ne point se démentir ! Soyez heureux, ce sera

une consolation pour vos amis qui souffrent. »

« C'est elle! Je la retrouve, s'écria-t-il après avoir lu...! Ange de douceur et de bonté, femme céleste, non, je ne refuserai pas tes présens; il m'est trop honorable d'être l'objet de ta sollicitude! Que l'univers m'accuse, s'il veut, j'ai ton estime et le pardon de ma conscience; cela me suffit. Oh! Dieu! Elle veille sur moi, comme un être surnaturel, elle devine mes besoins, elle est pour moi une providence visible sur cette terre... et je l'ai perdue par mà faute...! Au lieu du bonheur je n'ai plus de-

vant moi que des ennuis plus ou moins cruels, plus ou moins déguisés ». Il parcourait l'allée en frappant du pied la terre, et trahissait par ses gestes sa vive agitation.

« Calmez ces transports, mon ami, n'abusez pas de votre convalescence.

— Laissez-les-moi, ils sont ma vie, laissez-les-moi quelques instans et que je meure... Ah! pourquoi, chère Marie, me refuses-tu le bonheur de te faire entendre le cri de mon cœur reconnaissant? Mais tu le veux! je t'obéirai, quelque pénible que soit mon sacrifice; et tu comprendras l'éloquence

d'un silence aussi douloureux. Je ne tournerai point tes bienfaits contre toi-même, je te respecterai avant tout, je marcherai à travers les maux de cette vie, guidé par ton image adorée; tu me donneras le courage d'en subir le drame cruel jusqu'au dénoûment et sans jamais chercher à le hâter. »

Granvilé sut adroitement modérer ces transports en les partageant, et comme le temps devenait humide, il le reconduisit dans une chambre particulière de l'hôpital, qu'il avait obtenue des administrateurs, afin que la convalescence de son ami ne fût point retardée par des images affligeantes!

caractère noble, ferme et prudent, esprit grave et studieux, dont il ne serait pas difficile de trouver de nombreux modèles dans la jeunesse de notre époque.

Ernest ne pouvait s'y tromper, c'était en effet Marie qui lui avait adressé cette lettre et le billet qu'elle renfermait. Mais comment cette jeune femme a-t-elle pu disposer de cinq cents francs, sans que son époux en fût instruit? Voici : à l'époque de la mort de madame Bellemont, on avait trouvé parmi ses papiers un petit portefeuille portant cette inscription: *A ma nièce chérie Marie Bouvart.* Le portefeuille contenait plusieurs

billets de banque et un écrit conçu en ces termes : « En attendant que Marie ait atteint sa majorité et qu'elle jouisse des biens que je lui ai légués par mon testament, elle disposera à son gré des effets ci-inclus.

Prévoyant les besoins d'Ernest; Marie eut recours au moyen dont on a connaissance. Elle conciliait sa généreuse démarche avec le respect qu'elle se devait à elle-même. Épouse de Plinse, l'honneur lui prescrivait d'éviter toute relation avec l'homme qu'elle chérissait encore malgré son mariage; au reste elle avait soigné son mari avec un zèle à toute épreuve pendant sa dan

gereuse maladie. Elle accomplissait tous ses devoirs avec tant d'exactitude et de simplicité, qu'ils ne semblaient même pas lui coûter; sa piété plus assidue, plus fervente la consolait un peu. Sa santé dépérissait, mais elle cachait l'altération de ses traits sous l'élégance de sa toilette; elle craignait d'effrayer Suzette et sa mère qui, trompée par cette coquetterie sublime, pensait que sa fille commençait à aimer son jeune époux.

Plinse ne songeait qu'à s'enrichir. La mort de M. Dorval et l'empire qu'il exerçait sur sa belle-mère les rendaient uniques, grâces à des [illegible]

reuse de Marie: des spéculations hasardeuses et couronnées de succès l'avaient déjà augmentée; spéculateur adroit des biens de madame Germondé, qu'il avait fascinée par son hypocrisie, il entrait en possession de son nouvel héritage et désarmait l'indignation publique par quelques pensions alimentaires aux pauvres parens de cette dame, pensions qu'il se proposait de réduire peu-à-peu. Il parlait même, au grand déplaisir de Michotin, de vendre son étude déjà négligée pour des entreprises commerciales.

Dès le lendemain, Ernest reçut un billet affectueux de madame de Climeuil; elle lui offrait des secours

avec ces ménagemens ingénieux que les femmes inventent si bien; elle lui reprochait même d'être entré dans un hôpital au lieu d'avoir eu recours à elle; un tendre intérêt respirait dans ces lignes et guérissait Ernest de la crainte qu'il avait eue de perdre la place qui lui était promise. Dans sa réponse, il protesta de sa reconnaissance pour des offres aussi honorables, et prétexta son refus sur ce qu'il ne manquait de rien, et son séjour passager à l'hospice, sur la confiance qu'il avait dans les soins de son ami Granvilé, dont il traça en peu de mots un éloge senti et mérité.

## CHAPITRE XXXII.

---

> Qu'est-ce que le monde, pour ceux même qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs et ne peuvent se passer de lui? Le monde, c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, c'est une succession d'évènemens qui réveillent tour-à-tour dans le cœur des craintes amères, des chagrins accablans, des haines cruelles.
>
> (Massillon.)

Ernest quitta son ami Granvilé et l'hospice avec un sentiment de reconnaissance qui prouvait la

douce sensibilité de son âme. Frappé de tant de coups successifs, poursuivi par des revers, funestes résultats de ses fautes, de son inexpérience, il relevait encore la tête et se préparait à lutter contre sa mauvaise fortune. Il revit son modeste appartement; et le bien-être qu'on goûte au retour de la santé, le plaisir d'être chez soi donnèrent quelque diversion à ses ennuis.

Le lendemain soir de sa sortie de l'hôpital, il résolut de faire une visite à Madame de Climeuil. Il s'habille avec plus de soin que de coutume, prend un cabriolet et se rend à son hôtel, rue de l'Univer-

sité. En approchant, il observe un grand mouvement à l'entour; et se voit bientôt contraint de suivre au pas la longue file des voitures. La porte-cochère de l'hôtel est illuminée; les toilettes des personnes qui entrent, l'empressement des laquais, la musique qui part de plusieurs appartemens, où resplendit à travers des rideaux de diverses couleurs l'éclat vacillant des bougies, cette foule qui monte les degrés, ces rumeurs de bon ton, ce désordre élégant, annoncent une fête brillante, un grand bal, un *rout*. Ernest n'a point trouvé chez lui de lettre d'invitation, il hésite. Entrera-t-il ?

Peut-être Madame de Glimeuil le croit-elle encore malade? Elle lui a témoigné tant d'intérêt. Il monte, il s'arrête, il est incertain, agité; c'est une inconvenance qu'il commet sans doute, il le sait, mais il ne peut résister au desir de savoir comment il sera accueilli et si le secrétaire qu'il doit remplacer est sur le point de quitter l'hôtel. Cette place c'est tout son espoir.

Il suit le torrent des personnes qui entrent; les appartemens sont envahis; on se presse dans les salles de jeu, les tables sont entourées, il n'est que dix heures et déjà le rapide écarté attire l'or

sur les tapis. Ernest aperçoit M. de Climeuil dans un coin, mais les groupes épais des parieurs le séparent de lui; il est difficile de pénétrer jusque-là. « Il manque dix francs, dit un des joueurs en regardant autour de lui, quelqu'un les tient-il? » Madame de Climeuil n'est plus là, Ernest s'éloigne.

Impatient de la voir, il a porté ses pas vers les appartemens ouverts à la danse; il se glisse jusqu'à la porte. Les quadrilles sont formés, la musique marque gaîment les pas; ces gradins doucement chargés de femmes parées avec élégance, ces glaces, qui doublent les objets, éblouissent

les regards; les fleurs, les parfums charment l'odorat; un doux vertige s'empare de la tête, la volupté règne ici. A ces tableaux gracieux, le jeune étudiant oppose involontairement les images funéraires qui le frappaient, il y a peu de jours; il secoue les tristes pensées qui l'obsèdent; parmi ces beautés qui forment en dansant des chaînes rapides, des groupes charmans, il cherche la sémillante Climeuil, il veut surprendre un sourire sur ses lèvres, des espérances dans ses yeux, c'est une protectrice et non une amante qu'il desire; il ne peut plus aimer, mais il brûle de parvenir; soulager ses

parens, briller, fixer l'attention sur lui, vivre de gloire, à défaut d'amour, voilà ce qui absorbe maintenant toutes ses facultés.

Il a salué deux personnes, et elles le regardent à peine; pourtant elles ont applaudi à ses vers; il se rappelle leurs pronostics flatteurs, leurs complimens, leurs offres. Pourquoi l'une d'elles a-t-elle prononcé en souriant le nom de Malfilatre? A qui adressent-elles ce nom? Ce n'est pas à lui; il n'a ni les talens ni les projets littéraires de cet infortuné; M. Fervil vient de passer, mais sans tourner les yeux de son côté.

Par un mouvement rétrograde,

le jeune homme s'est trouvé porté en face de lui, il le salue : « Ah! ah! dit M. Fervil, vous voilà guéri, j'en suis bien aise. On a eu sans doute égard à mes recommandations; les administrateurs vous ont traité.... . . .

— Parfaitement bien, monsieur, répondit Ernest en rougissant et d'un ton qui signifiait : Ne parlons plus de cela.

— Ce bal est charmant; on y étouffe; et ma foi, reprit-il avec une ironie légère, ce n'est guère ici la place d'un convalescent. » Il disparaît dans un tourbillon de jeunes gens qui se dirigeaient vers les salles de jeu. Ernest commence

à se troubler; il n'a pas été invité. Avait-il besoin de l'être! N'a-t-il pas été traité dans cette maison avec une distinction flatteuse? Ne lui a-t-on pas dit plusieurs fois qu'on préparait son appartement à l'hôtel? Il se rassure, un instinct impérieux l'entraîne vers madame de Climeuil.... Comme elle va l'accueillir! Elle le grondera de son absence... Il parvient dans le dernier salon... C'est elle! La voilà! Qu'elle est jolie! Elle ne l'aperçoit pas encore; plusieurs personnes l'entourent... elle a un mot aimable pour chacune d'elles.... En ce moment un jeune homme lui parle. Quel est-il? Il prend un verre sur

un plateau que porte un domestique; il le présente galamment; madame de Glimeuil le reçoit et sourit. Ernest s'approche enfin et salue. « C'est vous, monsieur, » lui dit-elle avec surprise. L'orchestre prélude, l'officieux jeune homme replace le verre sur le plateau, offre sa main à sa légère danseuse; et les quadrilles se forment.

Quel accueil! « Mais, se dit-il, elle n'a pas eu le temps de me parler, elle reviendra ». Pour mieux suivre ses mouvemens, il se place dans l'embrasure d'une fenêtre. « La chaleur me suffoque, mon cher baron, asseyons-nous sur

cette banquette, cette salle est moins encombrée! Oh! mon Dieu, comme les bals d'autrefois étaient plus beaux! Vous rappelez-vous celui de la duchesse de Parme, en 1786, où j'eus l'honneur de danser avec M. le comte d'Artois? Quels jolis costumes! comme ces paniers étaient élégans! »

La vieille dame qui prononçait ces paroles était la marquise d'Alivron; elle s'était assise, avec le baron de D** son ami, très près d'Ernest, mais de manière à ne pas le voir.

« Je n'ai garde de l'oublier, répondit le baron, affectant les airs de l'ancienne cour; c'est à ce bal,

madame la marquise, que j'eus l'honneur de vous être présenté par M. le chevalier de Coigny, qui est mort dans l'émigration, en...

—Ah! oui, le chevalier de Coigny, cet aimable roué, un vaurien charmant, qui fit mettre un bourgeois à la Bastille pour n'être point gêné dans ses rendez-vous avec sa femme... Ah! mon Dieu! que d'avocats et de banquiers à ce bal! Climeuil est décidément ministériel, mon cher baron; il abandonne la congrégation.

— Une vraie girouette, un homme incapable, madame la marquise; sa femme le pousse, sans elle il ne serait pas en faveur.

—Où allons-nous, bon Dieu? Encore une révolution.

—Nous y mettrons bon ordre.

—Avec qui madame de Climeuil danse-t-elle donc?

—Avec le nouveau secrétaire de son mari.

—Le nouveau secrétaire! murmura Ernest.

—Ah! oui, ce jeune poète qui nous a lu des vers si touchans, et qu'on disait du dernier bien avec elle.

—Vous n'y êtes pas; c'est déjà de l'histoire ancienne. Il faut lui rendre justice pourtant, elle aimait bien le jeune poète, elle a beau-

coup insisté pour l'avoir : mais pour la première fois peut-être, de Clameuil s'est prononcé; il a juré sur l'honneur qu'il n'aurait jamais un secrétaire qui serait allé à l'hôpital. Elle en a été triste deux grands jours : mais il paraît qu'elle se console avec ce beau jeune homme qui danse fort bien, mais qui n'a pas le sens commun... pour ce qu'elle en veut faire...!

— Ah! les mœurs; les mœurs! C'est scandaleux. Vous aviez distingué ce jeune poète, je crois.

— Je le retrouverai bien, madame la marquise, il est homme de talent et pauvre. S'il échappe à la maladie... » Ici les deux interlo-

cuteurs se parlèrent à voix basse; Ernest ne put distinguer que ces mots: « Venez me voir, nous en causerons. » Puis la marquise ajouta: « Avez-vous entendu parler de la dernière fête de M. Fervil? Il étale un luxe scandaleux, il reçoit la cour, il se ruine par ambition. »

La contredanse finit, un mouvement soudain s'opéra autour des banquettes; Ernest se dirigea avec peine à l'autre extrémité de la salle, assez près de madame de Chimeuil. Adossé à une porte, immobile, les cheveux en désordre, il attira par l'expression de sa tête souffrante et décolorée l'attention de plusieurs dames.

« Quel est donc ce jeune homme? Le connaissez-vous?

— Qu'il a l'air intéressant? Quelle pâleur! Est-il malade?

Madame de Climenil tourna la tête, le remarqua et tressaillit. Alors il fit quelques pas vers elle: « Madame, dit-il en composant son geste et sa voix, aurai-je l'honneur de danser avec vous?

— Monsieur, je suis désolée, cela m'est impossible, j'ai promis...

—Et la contredanse qui suivra..?

— Je ne saurais en disposer encore : mais...

— Je suis arrivé trop tard, je le vois, madame.

— Comment l'entendez-vous?

dit-elle en étouffant sa voix. Je vous comprends! Eh bien oui.... vous savez bien qu'il est des lieux où le secrétaire de M. de Climeuil ne doit jamais avoir séjourné. J'en suis désolée, mon époux le veut ainsi. C'est bien malgré moi...

— Si tel est le monde et ses maximes, reprit-il avec fierté, si l'infortune y est un déshonneur, j'y renonce, il ne vaut pas un regret.

— Qu'y a-t-il, madame? dit en s'avançant le nouveau secrétaire, qui avait remarqué du mécontentement sur les traits de madame de Climeuil.

— Silence, monsieur, ne com-

promettons point, par un vain scandale, la réputation de votre noble protectrice ». Après avoir prononcé ces paroles d'une voix sourde, il la salua profondément et s'éloigna.

Il y avait tant de délicatesse dans ce mouvement, et les femmes, quand elles n'ont pas *une âme de gaze et de dentelle* (1), sentent si bien tout ce qui est noble, qu'elle en fut touchée, et le suivit d'un œil humide ; peut-être allait-elle... mais les instrumens donnèrent le signal, un autre

(1) Expression de Napoléon dans une lettre à Joséphine

danseur se présenta et cette impression fut bien vite effacée. Ce fut un éclair, une sensation perdue dans les autres sensations de la soirée; un tour de valse, et elle n'y pensait plus.

Il se disposait à quitter cette maison, où il ne pouvait plus paraître: mais dans la seconde salle il fut arrêté par des groupes de danseurs. Bérinval était assis près de madame Fervil, et des chuchotemens partirent de leur banquette, quand Ernest, décontenancé, hasarda un salut qui fut à peine remarqué. Alors, rendu à lui-même par le sentiment de ce qu'il valait, il s'éloigna d'un air dédaigneux.

A la porte, il rencontra M. de Climeuil, qui lui dit d'un ton froid : « Vous ici, monsieur ! Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir.

— Je me retirais, monsieur, répondit Ernest, et je pars charmé de la politesse de vos expressions». M. de Climeuil s'empressa de rentrer dans les salons.

« C'est un jeune homme qui sort d'un hôpital, se disaient quelques personnes entre elles.

— C'est le fils d'un petit épicier de province. »

Ernest se détourna pour voir qui parlait ainsi, mais il n'entendit dans les groupes que des rires

étouffés; il leva fièrement la tête haussa les épaules, et sortit en lançant un regard de mépris.

Pourquoi cette nouvelle déception? Les causes n'en sont point difficiles à saisir? Secrètement offensée de la préférence qu'Ernest avait donnée à madame de Climeuil en lisant des vers à sa soirée, résumant plusieurs griefs qu'une femme ne pardonne pas, plus qu'elle ne les avoue, madame Fervil épiait toutes les occasions de ridiculiser le jeune étudiant et même de lui nuire. D'un autre côté la vanité de M. de Climeuil était blessée; il lui répugnait de n'avoir pour secrétaire qu'un étu-

diant : mais sa femme soutenait Ernest et il était prêt à céder. Bérinval faisait cause commune avec madame Fervil. La visite de monsieur Fervil à l'hôpital Saint-Antoine, et les révélations auxquelles elle donna lieu, hâtèrent les évènemens, et peu de jours après monsieur de Climeuil se prononça : un nouveau secrétaire fut trouvé.

Informé de cette mésaventure, Granvilé consola son ami et l'encouragea à reprendre le cours de ses études. Un matin que le jeune étudiant y était livré, un homme vêtu d'un habit noir, de forme carrée, se présenta dans sa cham-

bre et lui demanda d'un air doucereux la permission de l'entretenir d'une affaire importante. Ernest le fit asseoir, et l'inconnu, après avoir toussé et pris plusieurs pastilles, s'expliqua ainsi :

« Monsieur, j'ai l'honneur d'être l'ami du respectable M. Plinse, que vous connaissez, et je viens auprès de vous en son nom.

— En son nom! s'écria Ernest en bondissant de surprise sur son fauteuil.

— Oui, monsieur, en son nom. Vous avez eu de fâcheux démêlés ensemble, et ce bon jeune homme en a été bien affligé, je vous assure. Il paraît, d'après ce qu'il m'a

écrit, qu'il a sujet, de se plaindre de vous.

— Lui! se plaindre de moi! Lui! le misérable! Après m'avoir ravi la main de la femme que j'adorais, après avoir abusé toute une famille par son hypocrisie, après m'avoir dépouillé de mes espérances, trahi, calomnié, il ose...

— La douleur vous égare sans doute, mon cher monsieur, je vous engage à mesurer vos expressions, car c'est M. Plinse qui vous accuse, bien malgré lui, d'attaques calomnieuses contre sa personne. Il serait même en droit de vous citer en justice, mais la piété qui l'anime le fait incliner à l'indulgence.

— Impudent sacrilège! dit Ernest étourdi par ces paroles.

— Pardon, monsieur, vous m'interrompez sans cesse, laissez-moi, s'il vous plaît, vous expliquer le sujet de ma visite. M. Plinse vous accuse d'être l'auteur de calomnies dirigées contre lui et attentatoires à son honneur. Vous avez recherché en mariage la jeune dame qu'il a épousée, et désespéré de n'avoir pas réussi, vous avez supposé des lettres injurieuses à son caractère; ces lettres ont disparu, mais vos imputations circulent sourdement dans le public, et vous comprenez qu'il lui importe de les effacer. Si Jésus-Christ nous commande le

pardon des injures, il ne nous ordonne pas le sacrifice de notre réputation. Réparez votre injustice, mon cher monsieur; vous avez été égaré par votre passion, amendez-vous, et par un écrit en bonne forme, rétablissez la vérité des faits.

— Monsieur, vous vous jouez de moi! Cessez vos railleries, je ne suis pas homme à les souffrir; entendez-vous? Si elles n'étaient pas aussi ridicules et si je ne respectais pas votre âge, je vous en demanderais raison.

— Ma religion m'empêcherait de vous répondre, dit l'étranger en baissant les yeux d'un air béat,

elle m'ordonne de supporter vos outrages, de vous pardonner, de vous plaindre. J'ai reçu une mission bien pénible, mon cher monsieur, et comme mon digne ami M. Plinse est incapable de me tromper, souffrez que je m'en acquitte. Croyez-moi, épargnez-vous des regrets; il est toujours temps de revenir sur le mal qu'on a occasioné; il ne s'agit que de signer un écrit rédigé d'avance et que vous ne désavouerez pas.

—Voyons-le donc cet écrit, dit Ernest en le lui arrachant des mains, voyons jusqu'où cet homme peut pousser la scélératesse. Et il lut ce qui suit :

« Moi, Ernest Elvin, reconnais librement que j'ai accusé à tort M. Plinse, notaire, d'avoir écrit des lettres par lesquelles il était censé m'avoir tendu des piéges à Paris. La douleur où j'étais plongé doit me servir d'excuse en cette circonstance. »

— Voici l'odieux mensonge qu'il veut que je signe. Jamais, jamais!

— Arrêtez, monsieur, ne lacérez point ce papier et prêtez-moi votre attention. M. Plinse m'a chargé de vous dire que si vous ne consentez pas à signer cet écrit, il aura de

ses droits contre M. votre père.

—Contre mon père, et comment?

—Vous ignorez peut-être que le beau-père de M. Plinse, feu M. Bouvart, a prêté à votre père une somme de mille francs, ainsi que le prouve un billet qui vient d'être protesté; mon excellent ami, n'écoutant que son bon cœur, va l'anéantir, si vous faites par une simple signature, cesser les bruits calomnieux répandus sur son compte.

— O mon pauvre père, tu me l'avais caché....!

— Si vous vous refusez à l'acte

de justice qu'il attend de vous, il continuera ses poursuites judiciaires, et sans doute M. votre père renfermé dans une prison...

— En prison, mon père, en prison! Et c'est moi qui le livre à notre vil persécuteur!

— Au nom du ciel, au nom de la vérité et de M. votre père, n'injuriez plus mon ami...! Mais finissons-en. Que décidez-vous?

— Ce que je décide! Écoutez-moi à votre tour. L'homme qui vous envoie, l'homme qui vous abuse par son atroce hypocrisie, est un monstre, que le ciel, invoqué par vous, punira tôt ou tard.

Il s'est étrangement trompé dans ses calculs, s'il pense m'effrayer et me contraindre à signer une imposture, mon propre déshonneur. Moi, me charger de l'opprobre qui commence à l'atteindre au milieu de ses richesses! Non! mon père, s'il le faut, souffrira l'indigence, les rigueurs de la prison même, du moins le nom qu'il porte ne sera pas avili ». Ernest ressaisit le papier et le déchira en morceaux.

Effrayé de l'énergie de ses paroles et de son action, l'étranger se retira; mais quand il fut sur le seuil de la porte, il se retourna et

dit en sortant d'une voix solennelle : « Jeune homme, vous prenez sur vous la responsabilité de tout le mal qui arrivera ! »

FIN DU TOME QUATRIÈME.



